

Le rapport entre théorie du roman, théorie narrative et narratologie¹

ANJA CORNILS ET WILHELM SCHERNUS

Les travaux sur l'histoire de la narratologie sont marqués par une situation de concurrence peu ordinaire entre modèles distincts. Ce qui frappe d'entrée l'esprit, c'est l'intensité du lien entre l'émergence de la narratologie et le triomphe du structuralisme dans les années soixante. On peut préciser jusqu'à la « date et au lieu de naissance »² de la narratologie, à savoir la parution en 1966 du N° 8 de la revue *Communications*, consacré à « l'analyse structurale du récit ». Dans sa postface à la traduction allemande du « Discours du récit » et du *Nouveau discours du récit* de Gérard Genette, Jochen Vogt désigne ce numéro de *Communications* comme le « document fondateur d'une école française de l'analyse structurale des récits ou narratologie »³. Trois ans plus tard, c'est au tour de Tzvetan Todorov de tenir le rôle du « parrain ». Dans son étude intitulée *Grammaire du Décaméron* (1969), Todorov apparaît non plus simplement comme celui qui donne son nom à une nouvelle science, mais comme le fondateur de celle-ci : « [C]et ouvrage relève d'une science qui n'existe pas encore, disons la NARRATOLOGIE, la science du récit. »⁴ Cette vision de l'histoire de la narratologie se précise avec ce que nous désignons comme modèle

1. Ce travail a vu le jour en étroite collaboration avec Jörg Schönert dans le cadre du projet « Voles de transfert et formes d'appropriation de la narratologie entre cultures scientifiques depuis le début des années soixante » porté par le Groupe de Recherche en Narratologie de l'Université de Hambourg. Une version plus ancienne a été présentée à l'occasion du 1^{er} colloque international du Groupe de recherche en narratologie sur le thème « Qu'est-ce que la narratologie ? » qui s'est tenu à Hambourg du 23 au 25 mai 2002 ; une version revue et corrigée a été publiée in *What Is Narratology? Questions and Answers Regarding the Status of a Theory*, T. Kindt et H.-H. Müller (ed.) dans la collection Narratologia vol. 1, Berlin et New York, de Gruyter, 2003, sous le titre « On the Relationship between the Theory of the Novel, Narrative Theory, and Narratology », p. 137-174.

2. Jahn (1995, 29)

3. Postface du rédacteur in Genette (1994, 300).

4. Todorov (1969, 10).

tripériodique, qui distingue entre une phase pré-structuraliste allant jusqu'au milieu des années soixante, une phase culminante que l'on peut qualifier de structuraliste, qui va jusqu'à la fin des années quatre-vingts, et une phase post-structuraliste de réactivation, de révision, mais aussi d'élargissement trans- et interdisciplinaire⁵. Selon cette optique, la narratologie connaîtrait depuis les années quatre-vingt-dix, après une période de stagnation et de crise⁶ allant jusqu'à l'annonce répétée de sa « mort »⁷, une renaissance⁸, et elle « semble aujourd'hui plus vivante que jamais »⁹. Ces années quatre-vingt-dix auraient en outre suscité une telle nombre d'approches hétérogènes qu'il serait, pour des narratologues comme David Herman, justifié de parler de la narratologie au pluriel¹⁰; la ligne de partage n'apparaît plus désormais qu'entre une période classique (structuraliste ou d'inspiration structuraliste) et une phase post-classique.

La mise en relation de la narratologie et du structuralisme – pour évidente qu'elle puisse apparaître de prime abord – a cependant pour conséquence problématique de nous contraindre à envisager les travaux portant sur des questions de théorie narrative parus avant 1960 soit comme de simples sources d'inspiration ou comme des textes « précurseurs » plus ou moins importants, soit comme des « œuvres pionnières dans la perspective d'une systématisation des techniques et modes du récit »¹¹. Dans l'espace germanophone, la classification des études de Franz K. Stanzel se révèle de ce point de vue particulièrement délicate¹². Mais ce n'est pas seulement par rapport aux approches « anciennes » que le modèle tripériodique présente certaines faiblesses. Dès 1976, Wolfgang Haubrichs tente de mettre de l'ordre dans « la multiplicité des

5.- Cf. Ryan / van Alphen (1993) ainsi que Nünning (1997), (1998) et Nünning / Nünning (2002a).

6.- Cf. Rimmon-Kenan (1989).

7.- Fludernik (1993, 729) : « Ces dernières années on a souvent déclaré que la discipline de narratologie est "morte", sans conséquence ou "dépassée" [...] ». Cf. Currie (1998, 1-14).

8.- Pour ce qui est des raisons de cette renaissance, alors que la narratologie « a non seulement ressuscité de ses cendres tel un phénix, mais a en outre effectué en intégrant des notions et des méthodes empruntées à d'autres théories de la littérature et de la culture, une mutation pleine de promesses » (Nünning / Nünning 2002a, 1-2). Sur l'évolution plus récente de la narratologie dans le domaine germanophone, voir l'introduction à *German Narratology*, numéro spécial de la revue *Style* (Fludernik / Margolin 2004).

9.- Fludernik (1993, 730).

10.- Cf. Herman (1999). À propos de la diversité des approches narratologiques, voir également Grünzweig / Solbach (1999), Fludernik (2000), Nünning (2000), ainsi que la systématisation dans Nünning / Nünning (2002a).

11.- Nünning (1997, 514), (1998, 131) et une fois encore, Nünning / Nünning (2002a, 6).

12.- Jahn (1995, 30 et 38) opère une distinction entre un Stanzel « première manière », celui des *situations narratives typiques* et des *formes typiques*, et celui de la *théorie du récit* dans laquelle Stanzel, « sans abandonner tout à fait le concept de situation narrative », effectue indirectement une « jonction avec la narratologie structuraliste ».

orientations actuelles de la narrativique »¹³ en faisant appel à une classification en trois groupes, les analyses et théories structuralistes ne constituant à cet égard qu'une approche parmi d'autres. Par ailleurs, on ne peut non plus négliger le fait que « la marche triomphale » du structuralisme¹⁴ a contraint même des chercheurs aussi indépendants que Stanzel ou Lämmert à définir leurs travaux d'une manière ou d'une autre à travers leur relation au structuralisme¹⁵. C'est ainsi que dans sa « Rétrospective » de 1992, Stanzel indique que c'est seulement grâce au bain acide du structuralisme que sa théorie est parvenue au degré de précision nécessaire. Dans cette rétrospective, Stanzel semble en même temps se réjouir un peu de ce que ce processus de « structuralisation »¹⁶ se soit au final effectué en restant dans certaines limites :

À l'époque, il y a vingt ans, l'entreprise rigoureuse de conceptualisation du système qui s'était ainsi mis en place m'avait de toute évidence fait forte impression ; aujourd'hui se mêle à cette impression un certain étonnement quant à mon zèle d'alors à m'acquitter de mon tribut à un courant d'actualité dans notre discipline. Rétrospectivement, j'éprouve cependant un certain soulagement de ma conscience à relever qu'en dépit de ce zèle je n'ai, aux yeux de certains de mes critiques, pu faire mieux que d'accéder à la dignité d'un *low structuralist* [adepte du structuralisme modéré]¹⁷.

Dix ans plus tard, Stanzel s'accommode toujours parfaitement de cette « dignité »¹⁸.

Eberhard Lämmert également se voit, usant de la même forme rétrospective, conduit à se situer par rapport au structuralisme :

Ce qui à l'époque, puisant de nouvelles forces dans les travaux de Roman Ingarden et René Wellek, donna lieu à des études fécondes sur les perspectives de récit et la technique théâtrale pour trouver finalement son point culminant dans l'ouvrage étincelant de

13.- Haubrichs (1976a, 8). Dans optique linguistique, Baum (1977) propose une répartition qui diverge de celle de Haubrichs. Il regroupe les approches narratologiques en distinguant entre « approches axées sur la langue » et « approches axées sur un modèle » ; les approches axées sur un modèle se subdivisent ensuite entre approches « structuralistes », « génératives » et « communicatives ».

14.- Concernant la réception du structuralisme en Allemagne, voir Lindner / Pfister (1980).

15.- Stanzel (1992, 427-428) : « Lorsque dans le sillage du structuralisme se manifesta l'exigence d'une plus grande transparence conceptuelle des hypothèses initiales et d'une systématisation plus rigoureuse, je ne perçus pas cette demande de manière négative. Passant au bain acide du structuralisme, la "typologie des situations narratives" se vit débarrassée de certaines scories, ce qui contribua à rendre plus nettement visibles l'ossature théorique de leurs formes spécifiques, ce qui ne manqua pas de surprendre jusqu'à leur inventeur. Chacune des trois structures types se révéla ainsi constituer chaque fois l'un des deux pôles de trois oppositions binaires [...] ».

16.- Stanzel (1992, 428).

17.- *Ibidem*. L'expression *low structuralist* est due à Scholes (1974, 157) et vise Genette.

18.- Cf. Stanzel (2002), en particulier le chapitre « 'Low structuralists' : G. Genette – F.K. Stanzel – Dorrit Cohn », dans lequel Stanzel se voit en tant qu'adepte du structuralisme modéré engagé dans un dialogue réunissant les deux autres adeptes de cette méthode : Genette et Cohn. Voir également sur ce point le chapitre « Théorie narrative et/ou narratologie », où est donnée l'idée d'un « partage du travail » entre théorie narrative et narratologie.



Käte Hamburger, *Die Logik der Dichtung*, apparaît aujourd'hui comme un pré-structuralisme qui n'a produit ses prolongements qu'au cours des décennies suivantes¹⁹.

Mais dès la phrase suivante, Lämmert semble vouloir miser sur l'histoire des sciences, qui saura remettre en place les rapports relationnels effectifs :

Toutefois dans ce cas également, l'histoire fera un peu valoir ses droits et apercevra déjà chez Walzel et chez Wölfflin, voire dans les travaux de Petsch sur les genres principaux en littérature, des prémisses de ce que nous percevîmes alors comme un acte de libération par rapport à l'histoire littéraire, ouvrant la voie à une nouvelle scientificité²⁰.

À partir de deux traditions plus ou moins distinctes l'une de l'autre se dégage une vision de l'histoire de la narratologie que nous désignerons brièvement ici sous le nom de « modèle des deux paradigmes ». D'une part, une tradition établie dans les pays de langue allemande : celle de la théorie narrative, représentée par Käte Friedemann, Robert Petsch, Günther Müller, Wolfgang Kayser, Lämmert et Stanzel ; d'autre part, une narratologie structuraliste. Au centre de son étude de 1980 à laquelle il donne comme sous-titre « Histoire des méthodologies : état des recherches », Bernhard Paukstadt place le « paradigme structuraliste » en l'opposant à « l'analyse littéraire du récit ». Contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre d'une utilisation de la notion de paradigme empruntée à Thomas S. Kuhn, Paukstadt retient dès son introduction l'idée que le structuralisme s'est certes également établi dans l'analyse des récits, sans pour autant se substituer en aucune manière aux approches plus anciennes : « Pas plus dans le domaine de la recherche littéraire que dans l'analyse des récits ne s'est produit de *changement* de paradigme [...] »²¹. Les approches plus anciennes cohabitent avec les théories plus récentes, et bien des études particulières font appel parallèlement et successivement à des théories relevant des deux paradigmes²². De même, Thomas Hale Leech voit dans sa thèse publiée en 1985 aux États-Unis, thèse dans laquelle il analyse les théories d'Ernst Hirt, Robert Petsch, Eberhard Lämmert et Franz K. Stanzel, ces théories issues du monde germanophone comme « une tradition distincte »²³. Alors qu'aux yeux de Leech, Hirt et Petsch n'ont plus qu'un intérêt historique²⁴, Lämmert et Stanzel peuvent revendiquer une certaine pertinence du

19. – Lämmert (1996, 415–416).

20. – *Ibid.*, 416.

21. – Paukstadt (1980, 2).

22. – *Ibidem*.

23. – Leech (1985, 3).

24. – Cf. *ibid.*, 416 : « Les deux premiers théoriciens du récit discutés dans cette étude – Hirt et Petsch – sont essentiellement d'un intérêt historique. Leurs approches manquent de clarté d'articulation ainsi que de la cohérence interne qui rendrait possible même une application provisoire comme procédure interprétative dans l'analyse littéraire actuelle. » Leech voit le mérite essentiel de Hirt dans le fait d'avoir anticipé la distinction entre « temps du récit » (*Erzählzeit*) et « temps de l'histoire » (*erzählte Zeit*) : « Ici il anticipe l'utilisation de ce contraste par Müller et Lämmert » (*ibid.*, 417). Les penchants national-socialistes plus ou moins marqués de Petsch

point de vue des discussions théoriques actuelles²⁵. David Darby est le dernier à avoir tenté, dans un essai publié en 2001, d'établir un parallèle entre « deux traditions distinctes en théorie narrative : d'une part, celle de la narratologie structuraliste telle qu'elle a émergé pendant les années soixante [...] ; d'autre part, celle de la théorie narrative de langue allemande codifiée pendant les années cinquante »²⁶. Ce qui guide la réflexion de Darby, c'est la question de savoir pourquoi seule la narratologie structuraliste – à la différence de la théorie narrative formant le courant traditionnel dans les pays de langue allemande – est parvenue à établir le lien avec des problématiques d'une « narratologie contextualiste »²⁷. Patrick O'Neill postule également l'existence de deux traditions strictement distinctes au départ. Ce qu'il oppose cependant au paradigme structuraliste, ce n'est pas une théorie narrative issue de la tradition germanophone, mais bel et bien deux types de formalisme : un formalisme « sémiotique » qui va des formalistes russes des années 1920 jusqu'au déconstructionnisme français et américain, et un formalisme « esthétique », appellation sous laquelle O'Neill regroupe aussi bien le « New Criticism » anglo-saxon et les travaux de Lämmert et Stanzel que les courants de l'interprétation immanente²⁸.

Il faut donc pas seulement pour Leech, et pas uniquement à partir de la deuxième édition revue et corrigée de *Wesen und Formen der Erzählkunst* [Nature et formes de l'art du récit], publiée en 1941, la lecture de ses ouvrages s'avère indigeste. Néanmoins, Leech accorde à Petsch le bénéfice d'avoir mis en avant la dimension de médiatisation du récit : « Dans le contexte actuel, l'approche générale de Petsch peut revendiquer la validité encore moins que celle de Hirt. Les remarques confuses de Petsch sur la nécessité d'une *Handlung* [action] ou d'une *Ereigniskette* [chaîne d'événements] annoncent les références de Lämmert à la présence d'une série d'événements comme une spécificité générique du récit, alors que l'accent placé sur le narrateur personnel dans *Wesen und Formen der Erzählkunst* annonce l'emploi de cette qualité par Stanzel comme « qualité générique » (Petsch 1942, 418). L'attitude de Lämmert et Stanzel, qui continuent de se référer sans réserves apparentes à Petsch, fait l'objet de remarques critiques.

25. Cf. *ibid.*, 240 : « leur approche [*sic*] est bien plus rigoureuse que celle de Hirt ou de Petsch. La précision conceptuelle de Lämmert et l'ingéniosité de Stanzel ainsi que leur capacité à identifier de manière claire les traits textuels formels qu'ils discutent confèrent aux approches de ces deux théoriciens une pertinence considérable à la poétique et à l'interprétation actuelles. »

26. – Darby (2001, 829). Concernant la thèse de Darby, selon laquelle seul le paradigme structuraliste de la narratologie, grâce à sa notion de situation communicative symétrique associant des formes d'intelligibilité « réelle », implicite et fictionnelle, aurait ouvert, d'un point de vue théorique et conceptuel, la voie à une mise au premier plan de questions liées à la fois à la dimension autoréférentielle et à la lecture, de même qu'à propos de l'idée qui veut que la construction théorique que représente l'auteur implicite constitue à elle seule l'unique passerelle entre l'univers textual et les données extra-textuelles, on se reportera aux critiques formulées par Kindt / Stiller (2003) pour ce qui est de l'appréciation que fait Darby de la tradition germanophone qui représente la théorie narrative, voir le jugement critique de Fludernik (2003).

27. – À propos du concept de « narratologie contextualiste », voir Chatman (1990).

28. – Cf. O'Neill (1990, 1–19).

Monika Fludernik semble vouloir privilégier la continuité historique. Elle fait remonter la période fondatrice de la narratologie beaucoup plus loin en arrière : « La narratologie, qui remonte aux années cinquante (en Allemagne) et soixante (en France et aux États-Unis) avec les pères fondateurs (et les mères fondatrices) Käte Hamburger, Eberhard Lämmert et Franz Stanzel, Tzvetan Todorov, Roland Barthes et Gérard Genette, Wayne C. Booth, et aux années soixante-dix, Seymour Chatman, Dorrit Cohn et Gerald Prince [...] »²⁹.

Dans l'exposé qui suit, constitué de trois parties, nous nous proposons, en tenant compte de l'évolution observable dans les pays de langue allemande, de construire sur d'autres bases. Dans la première partie, qui prend en considération la période qui va jusqu'aux années cinquante, nous cherchons à identifier les problématiques qui ont rendu possible l'émergence d'interrogations relevant de la théorie narrative. Elles résultent – et c'est là l'hypothèse que nous formulons – en premier lieu et avant tout d'une modification dans la manière d'appréhender et d'évaluer le roman³⁰. La prise en compte de questionnements liés au récit s'est par ailleurs trouvée favorisée par des réorientations méthodologiques accordant aux questions de forme et de structure une place plus importante. Nous donnons ici la priorité au débat qui s'est instauré dans les pays de langue allemande. Mais il n'y a pas eu, loin s'en faut, que des travaux en langue allemande à exprimer des réactions à cet état de la question, à se focaliser sur le roman comme forme dominante du récit ou à s'en servir comme d'un champ d'expérimentation théorique et méthodologique, dès lors qu'ils s'aventurent, au-delà de la question du roman, jusqu'à des assertions généralisantes sur le problème du récit³¹. Aborder la question du récit dans le

29. – Fludernik (2000, 83–84). Parmi les précurseurs, Fludernik nomme en note de bas de page Henry James, Percy Lubbock et Käte Friedemann ; selon elle, ces derniers n'auraient cependant pas atteint dans leurs réflexions « la masse critique d'une discipline nouvelle ». Voir également Fludernik (1998).

30. – Comme pour conforter cette thèse, Stanzel s'exprime en 2002 en ces termes : « La première impulsion aux effets vraiment durables, conduisant à des réflexions sur les différentes formes caractéristiques du récit, trouve sa source dans le débat sans fin sur la "vraie forme" du roman qui s'engage dans la première moitié du XX^e siècle. » (Stanzel 2002, 26).

31. – Les contributions en langue allemande s'insèrent en outre dans une lignée de tentatives européennes et nord-américaines que l'on perçoit comme apparentées. Pour Müller, Kayser, Lämmert et Stanzel, ce sont à partir de 1945, entre autres, les travaux de Lubbock, Forster, Muir, Pouillon ou Mendilow qui constituent le cadre de référence international. – Percy Lubbock, *The Craft of Fiction* (1921) ; E.M. Forster, *Aspects of the Novel* (1927) ; Edwin Muir, *The Structure of Fiction* (1928) ; Jean Pouillon, *Temps et roman* (1946) ; Adam A. Mendilow, *Time and the Novel* (1952). – Jonathan Culler (1980) fait remarquer que les États-Unis ont développé, avant la réception du structuralisme, une tradition autonome importante en matière de théorie du roman qui va de la publication des préfaces de Henry James jusqu'à l'ouvrage de Wayne C. Booth, *The Rhetoric of Fiction* (1961), en passant par ceux de Lubbock, courant qui place au centre de ses préoccupations les théorisations et les techniques du point de vue. – Concernant la situation en Angleterre, cf. Lodge (1980). – Selon Wallace Martin (1986), les questions de la théorie du

cadre d'une théorie du roman n'exclut nullement qu'on en retire quelque gain pour la théorie narrative. Toutefois, si l'on veut cerner le potentiel éventuel d'approches, même anciennes ou considérées comme dépassées en matière de résolution de problèmes, et ce dans la perspective de développements futurs, il convient de ne pas perdre de vue le contexte spécifique auquel elles se réfèrent ou qu'elles problématisent, car la portée des propositions ou solutions possibles qu'elles véhiculent est largement tributaire de ces données.

Dans la deuxième partie de notre propos, qui s'ouvre sur la fin des années cinquante, notre attention se porte plus particulièrement sur l'évolution qui conduit de la théorie narrative (*Erzähltheorie*) à la narratologie. Elle s'effectue en plusieurs étapes, accompagnée par une terminologie qui va se diversifiant et s'affinant de plus en plus. Au fil de ce processus, la théorie du roman (*Romantheorie*) ne se voit pas simplement « remplacée » par autre chose, mais subsiste comme donnée pertinente pour la recherche narrative (*Erzählforschung*), la narrativique (*Narrativik*) et la narratologie.

Enfin, dans la troisième partie, nous comparons brièvement trois ouvrages introductifs et de synthèse qui reflètent la situation actuelle des approches théoriques du récit dans les pays germanophones.

I

C'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle, au plus tard au début du XX^e siècle, que le roman se voit reconnu comme genre littéraire et artistique de plein droit et de grande valeur et, ainsi que le formule rétrospectivement Thomas Mann en 1939, « élevé au rang de forme d'expression artistique caractéristique de notre temps »³². Le *Reallexikon* de 1928/29 exprime le même point de vue : « Si le roman apparaît de fait comme la forme d'expression artistique d'une nouvelle époque, c'est aussi parce que la richesse qu'il offre en matière de possibilités formelles reflète la mobilité, la diversité et la fécondité intellectuelle de la vie moderne. »³³ Cette reconnaissance entraîne cependant l'apparition au premier plan d'un problème qui avait été jusqu'alors largement ignoré. Comment et par quels moyens mettre de l'ordre dans la multiplicité de ses manifestations et parvenir à une définition de ses traits les plus essentiels ? Les nombreuses tentatives entreprises pour mettre en place une classification

roman ont dominé le débat littéraire jusqu'au milieu des années soixante quand elles cèdent la place au structuralisme. En Allemagne, selon Grünzweig / Solbach (1999, 3), le roman « s'est vu jusqu'à aujourd'hui objet d'un travail de mythologisation et de reconstruction qui en fait une forme sacrée sainte d'accès à la signification du monde » et subsumé « sous la catégorie "théorie du roman" » de sorte que, selon lui, « les analyses narratologiques continuent de rencontrer des nous bien des obstacles ».

32. – Mann (1939, 150).

33. – Friedmann (1928/29, 63).

des productions romanesques selon des critères de contenu ou thématiques se sont révélées d'un faible secours. Souvent, on aboutit à des listes extensibles à l'infini qui, au bout du compte, ne présentent plus guère d'intérêt en matière de catégorisation.

C'est donc une réaction logique et cohérente à une telle absence de délimitation dans les analyses littéraires en Allemagne depuis le début des années vingt que Bruno Hillebrand voit se dessiner sous forme d'un courant dit « typologisant » : « Le besoin d'une approche formelle plus stricte s'impose comme une quasi nécessité au vu de la variété des faits et des références historiques »³⁴. Ce courant, selon lui, a par la suite « acquis progressivement des contours de plus en plus nets » à travers des figures telles que « Robert Petsch, Wolfgang Kayser, Günther Müller, sans oublier Eberhard Lämmert »³⁵.

Ce que Hillebrand vise à juste titre ici comme « courant typologisant » et que Jost Hermand désigne comme « courant formaliste »³⁶ se constitue vers 1910 comme orientation méthodologique disciplinaire autonome au sein du paysage littéraire allemand. En 1928 Oskar Benda fait paraître son opuscule *Der gegenwärtige Stand der deutschen Literaturwissenschaft* [Situation actuelle des études littéraires en Allemagne]. Il y est fait état de cette « multiplicité de tendances qui, les orientations nationalistes ou racistes mises à part, continuent jusqu'à l'heure actuelle de peser sur la discipline »³⁷. Les deux tendances les plus importantes au sein de ce pluralisme méthodologique en plein développement, toutes les deux parties prenantes dans le débat sur l'héritage du positivisme, sont au yeux de Benda l'approche littéraire fondée sur « l'esthétique des formes », représentée par Fritz Strich et Oskar Walzel, et le courant fondé sur « l'histoire des idées ». Le courant axé sur l'esthétique des formes donne naissance à une recherche remarquablement florissante en stylistique ainsi qu'à une orientation dont rendent compte des appellations telles que « esthétique des formes », « poétique des formes », « poétique de la forme » ou encore « formalisme littéraire allemand ». Un de ses apports majeurs, selon Benda, est « d'avoir ravivé l'intérêt pour les notions de forme et de genre littéraire »³⁸.

C'est Walzel qui apparaît comme l'initiateur le plus important de ce mouvement en direction de recherches littéraires fondées sur l'esthétique des formes. Pour Dieter Burdorf, « les travaux réalisés par Oskar Walzel sur la notion

34. – Hillebrand (1993, 27–28).

35. – *Ibid.*, 12.

36. – Cf. le chapitre « Le courant formaliste » dans Hermand (1969).

37. – Voßkamp (1990, 241).

38. – Benda (1928). La volonté de replacer l'œuvre elle-même et sa forme linguistique au centre des recherches et de la détacher très largement de toutes ses déterminations biographiques et historiques ne représente pas en soi une « particularité » allemande. L'esthétique des formes partage cette attitude avec des écoles telles que le formalisme russe, l'explication de texte en France, la « Scrutiny School » en Angleterre et le « New Criticism » aux États-Unis.

de forme en littérature ont atteint un niveau en matière de réflexion méthodologique et de mise en perspective historique des problèmes posés constituant jusqu'à présent une référence qui n'a pas été dépassée »³⁹. Pour Walzel, les œuvres littéraires, comme toute autre forme d'art, représentent des productions obéissant à des lois qui leur sont propres. Si l'on veut analyser ces lois, il importe d'être attentif à leur forme en laissant de côté les références externes, étrangères à la littérature. À la recherche d'une terminologie adaptée, Walzel prend appui, en se référant à « l'éclairage des formes d'art les unes par les autres », sur les travaux de Heinrich Wölfflin dans le domaine de l'histoire de l'art. « Pour l'univers de la littérature, nous avons surtout besoin de quelque chose qui corresponde aux catégories de Wölfflin »⁴⁰. Jouant de la formule, Walzel résume son programme de la manière suivante : « Je suis clairement à la recherche d'une mathématique supérieure des formes, je désire fondamentalement découvrir les modes de construction de l'art littéraire »⁴¹. Confronté à l'objection possible selon laquelle il pratiquerait ainsi ni plus ni moins qu'une « esthétique des formes », Walzel fait une mise au point en ces termes : « Je ne souhaite aucunement aller dans le sens d'un formalisme étroit, et je cherche à rendre compte aussi bien du fond que de la forme »⁴². Ce point de vue est d'autant plus important (et il distingue de fait Walzel de visées purement formalistes) qu'interviennent à ce propos des conceptions en matière de « totalité » issues de l'esthétique organiciste⁴³. « Contour » (*Gestalt*) et « fond » (*Gehalt*) se retrouvent intriqués au profit d'une « totalité » (*Ganzheit*) propre à chaque œuvre littéraire dans sa singularité. L'empreinte des conceptions

39. – Burdorf (2001, 418–419). À propos de Walzel, se reporter, outre Burdorf (2001, 415–419), à Salin (1968), Naderer (1992), Schmitz (2000). Concernant la poétique des formes, voir aussi Martínez (1996).

40. – Walzel (1917, 41).

41. – Walzel (1924, 103). Pour ce qui est des hypothèses selon lesquelles Walzel aurait à travers ses conceptions exercé une influence sur les formalistes russes ou pourrait être considéré comme leur précurseur, voir en particulier Striedter (1969, viii–ix). Doležel (1973) et (1990, ch. 6) analysent en détail des relations plus anciennes avec les théoriciens russes de la littérature, occultées par l'ombre de Walzel (nous remercions Matthias Aumüller de nous avoir signalé ces textes). Voir également l'autobiographie de Walzel, publiée à titre posthume (1956), dans laquelle il évoque des voyages à Léninegrad et à Moscou. Ellis et Asher (1994, 350) font intervenir Walzel, en compagnie de Emil Ermatinger, comme précurseur de Wellek et Warren et de leur *Theory of Literature*, publiée en 1949.

42. – Walzel (1924, 146). Voir également les propos tenus dans la préface de Walzel (1926, x) : « Cependant, je dois dire très clairement que je refuse que l'on fasse de moi un explorateur de la littérature uniquement préoccupé de la forme ; dès *Gehalt und Gestalt* [1923], j'ai récusé à plusieurs reprises l'idée que je ne serais intéressé que par le seul formalisme [...] ».

43. – C'est peut-être expliquer le fait que Walzel tend à éviter les notions de « forme » (*Form*) et de « contenu » (*Inhalt*) et préfère utiliser à partir des années vingt les notions de « contour » (*Umriss*) et de « fond » (*Gehalt*) forgées par Goethe. Voir aussi le chapitre « „Gestalt“ oder „Gehalt“? Einleitung in eine Oskar Walzels literarische Stilforschung » [« „Contour“ ou „fond“ ? Introduction à propos de la stylistique littéraire de Walzel »] dans Simonis (2001).

organicistes apparaît surtout dans la métaphore du « plan de construction » (*Bauplan*). Celle-ci repose sur l'idée que chaque œuvre d'art – et partant toute œuvre littéraire – trouve sa forme sur la base de lois qui lui sont propres à partir d'un certain plan de construction qui accorde à chacune de ses « parties » la position fonctionnelle qui lui est assignée par ce plan au sein de la construction d'ensemble. L'analyse de chaque œuvre particulière peut être ainsi comprise d'un point de vue formel comme une analyse structurale⁴⁴ qui vise – à la différence de ce qui se passe avec le structuralisme – à mettre en évidence les parties constitutives, leur fonction et leur relation à un tout organique. Au centre de l'analyse formelle se trouve toujours placée l'œuvre particulière⁴⁵. Cette focalisation de l'attention sur l'œuvre dans sa singularité n'exclut cependant pas pour Walzel le constat pour chaque œuvre individuelle de traits communs dépassant cette individualité et l'histoire qu'elle partage avec d'autres œuvres d'art, et de pouvoir ainsi constituer des séries correspondant à des types. Au contraire : « Ce processus d'identification de types permet de cerner de manière plus nette les propriétés essentielles d'œuvres artistiques »⁴⁶. Dans l'Allemagne des années vingt et trente, ces réflexions surgissent en terrain favorable du fait même qu'elles semblent, à travers l'élaboration de typologies fondées sur le contour ou la forme, offrir tout particulièrement à la théorie du roman un point de départ très prometteur, susceptible de donner accès aux structures fondamentales, aux principes et formes du roman.

Le débat sur la théorie narrative en Allemagne a été très tôt impulsé par les contributions d'Otto Ludwig et de Friedrich Schlegel⁴⁷. En effet, ce débat porte encore largement la marque des interrogations concernant la « technique du roman ». Ce n'est qu'avec la parution en 1910 de l'étude de Käthe Friedemann, elle-même élève de Walzel, dans laquelle elle fait le lien entre technique du roman et esthétique de la forme, qu'un pas décisif est franchi⁴⁸. Pour

44.- Cf. Lämmert (1996, 415) : « Günther Müller a su nous faire comprendre les poèmes et les œuvres de prose comme des productions langagières obéissant à une logique individuelle parfaitement reconnaissable et nous donner des critères qui nous permettent, en procédant par comparaison, de donner un statut objectif aux intuitions engendrées par nos lectures. Cela étant, nous restions toujours sur les traces de Goethe en pratiquant le jugement par l'appréhension de l'œuvre, et c'est encore Emil Staiger qui présida à nos premières tentatives pour trouver une légitimité théorique à une typologie des genres littéraires. À l'époque, nous disions tous, fidèles en cela à l'esprit de Goethe, "contour", et non pas "structure" ou plus simplement "forme", là où il aurait fallu employer ces termes, ce qui mit au départ un frein à notre recherche d'un nouvel appareil notionnel ».

45.- Cette aspect particulier permet à la limite d'établir un lien avec la théorie dite de « l'interprétation immanente » qui, après 1945, se cherche cependant d'abord des appuis dans les procédés du New Criticism.

46.- Walzel (1923, 10).

47.- Cf. Ludwig (1891) et Schlegel (1883). Pour une comparaison entre Ludwig et Schlegel, voir Walzel (1915/19).

48.- Le travail de Friedemann semble avoir rencontré au départ assez peu d'écho. On peut s'en étonner, en particulier du fait que l'ouvrage de Friedemann était non seulement disponible

Walzel, le travail de Friedemann représente « la tentative la plus remarquable d'obtenir de haute lutte, face aux visées de Spielhagen, un droit de cité au récit véritable, au récit narratif. » Dans ce contexte, Walzel cite, sans dissimuler son approbation, Georg Wittkowski, pour qui « le livre [présente] "la meilleure technique existante du roman" »⁴⁹. Quant au fait que pour Friedemann il s'agit, dans la continuité de Walzel, avant tout de questions d'esthétique des formes et qu'elle met « l'analyse des formes » au nombre des « tâches essentielles » de la recherche littéraire, la préface suffit à le rendre patent : « La forme d'une œuvre d'art donne immédiatement à lire ce que son auteur a voulu dire »⁵⁰. Les efforts visant à délimiter le récit épique et le roman se voient balayés d'une phrase : « Ces innombrables définitions [du roman] reposent très souvent sur une confusion entre ce qui relève des principes constitutifs et de l'histoire »⁵¹. Le roman et le récit épique appartiennent tous les deux au genre narratif. Son objectif est, dit-elle, de montrer que « l'essence de la forme épique tient précisément à l'auto-affirmation d'un narrateur »⁵² qui, justement, n'est pas l'auteur empirique. Cet acte de médiation réalisé à travers un narrateur qui s'affirme lui-même, Friedemann le justifie sur le mode de la philosophie transcendante : le narrateur symbolise « cette conception de la connaissance que nous devons à Kant et qui nous est aujourd'hui familière selon laquelle nous n'appréhendons pas le monde tel qu'il est, mais à travers le prisme par lequel un esprit le considère. À travers lui, le monde des faits se scinde, dans notre vision, en sujet et objet »⁵³. Elle en tire la conséquence essentielle que voici : « le "réel" au sens épique, ce n'est pas du tout pour commencer ce qui fait l'objet du récit, mais le récit en tant que tel »⁵⁴. La distinction de principe entre auteur empirique et narrateur constitue pour la théorie narrative une découverte fondamentale⁵⁵. Concernant la question du narrateur, Wolfgang Iyer prouve, jusqu'en 1954, le besoin de mettre l'accent sur ce fait : « C'est

dans l'édition de 1910, mais aussi (bien qu'il ne s'agisse pas de la version définitive) sous forme de thèse imprimée (1908a) et à travers des publications dans deux revues (1908b, 1913). Un des rares à avoir vraiment su tirer parti de l'ouvrage de Friedemann, selon Walzel, a été Richard Müller-Freienfels ; cf. également Müller-Freienfels (1913, 344-366).

49.- Walzel (1915/19, 167) ; cf. également Wittkowski (1912).

50.- Friedemann (1910, viii).

51.- *Ibid.*, 15.

52.- *Ibid.*, 15.

53.- *Ibid.*, 16.

54.- *Ibid.*, 15.

55.- Concernant la poésie lyrique, on se reportera à l'ouvrage, également paru en 1910, de Margarete Susman, qui opère la distinction suivante : « Et c'est pourquoi ce ne peut jamais être le Moi personnel, mais seulement le Moi vivant dans le contexte général et éternel de l'Être qui est le Moi lyrique qui est une forme que le poète crée à partir de son moi tel qu'il lui est donné. C'est lui qui fixe la limite entre la réalité et l'art, vaut de manière intangible pour toute forme de poésie lyrique. » (Susman [1910, 16]). À propos de Susman, voir Martínez (2001) ainsi que la contribution de Jörg Schönert au présent volume.

là pour la poétique du récit une découverte fondamentale qu'il importe de ne pas perdre de vue »⁵⁶.

Au cours des années vingt et trente, les réflexions de Walzel sur la poétique des formes et les possibilités d'une typologie de celles-ci ont eu par bien des aspects un effet stimulant et incitatif, trouvant une application à tous les genres littéraires⁵⁷. C'est la narration elle-même qui se voit élevée au rang de trait formel essentiel pour toutes les formes narratives. Il y a donc une logique évidente à traiter ensemble toutes les formes de récit – épopée, roman, conte, nouvelle, anecdote, etc. – et à rechercher pour toutes un même principe susceptible de les caractériser de façon essentielle. Du point de vue de la systématique, il se produit au passage une évolution dans les usages linguistiques : la notion d'« art du récit » (*Erzählkunst*) est mise en avant comme une notion d'ordre supérieur embrassant toutes les formes épiques. En pratique, toutefois, ce sont le roman et la théorie qui en est faite qui demeurent au centre des préoccupations, aussi bien comme objet d'analyse qu'en tant qu'exemple propre à la mise à l'épreuve ou la démonstration de nouveaux théorèmes⁵⁸. Et même si l'esthétique des formes et le courant typologisant ne comptent pas parmi les tendances dominantes dans le domaine des études littéraires allemandes, ils peuvent se prévaloir de certaines réussites. Walzel, par exemple, voit dans l'ouvrage de Petsch *Wesen und Formen der Erzählkunst* [*Nature et formes du récit*] (1934) la première tentative réussie de clarifier les bases du récit et par là même d'opposer à *Die Technik des Dramas* [*Technique de l'art dramatique*] (1863) de Gustav Freytag une œuvre de même dimension⁵⁹. Par ailleurs, on se

56. – Kayser (1954, 429).

57. – Hirt (1923) a entrepris de mettre au point une typologie formelle pour les trois genres. Petsch également a travaillé à des typologies propres aux trois genres, s'exprimant aussi par ailleurs sur le conte ; l'achèvement – sans qu'il puisse être imprimé – du deuxième tome de son *Typologie des Dramas* [*Typologie des formes théâtrales*], dont le premier volume avait été publié en 1945 sous le titre *Wesen und Formen des Dramas* [*Nature et formes de l'art dramatique*], représentait, à en croire Fritz Martini aux yeux de Petsch, « le couronnement du travail qu'il avait effectué pendant plusieurs décennies en vue de poser les fondements d'une typologie esthétique des formes lyriques, épiques et dramatiques » (Martini 1953, 289). À propos de Hirt comme de Petsch, voir les chapitres correspondants dans Leech (1985). Il ne nous est pas possible de prendre en compte les réflexions pertinentes en matière de théorie narrative qui, au cours des années vingt et trente, ont fait l'objet de discussions dans le cadre des recherches sur le conte ou dans l'ouvrage d'André Jolles, *Einfache Formen* (1930) (trad. fr. : *Formes simples*, 1972).

58. – L'idée qu'à travers certaines interrogations, on ne se contente pas d'aller au-delà de la sphère de la théorie du roman, mais également au-delà du domaine de la fiction littéraire, n'apparaît qu'avec l'ouvrage de Lämmert, *Bauformen des Erzählens* [*Formes de construction du récit*] (1955).

59. – Walzel (1937, 14) : « On peut adresser beaucoup d'objections à l'ouvrage de Gustav Freytag, *Technik des Dramas*. Le fait est que nous n'avions pas jusqu'à présent à notre disposition un ouvrage en langue allemande qui s'exprime dans les mêmes termes ou dans des termes différents sur l'ensemble des questions narratives. Petsch peut à bon droit considérer son ouvrage comme la première tentative de rendre compte de manière globale des fondements, des enjeux

contentera de signaler ici la *Theorie des Romans* de Rafael Koskimies⁶⁰, parue en 1935, qui constitue un « premier témoignage d'une théorie formelle du roman »⁶¹. Dans le chapitre « Théorie du récit », Koskimies fait connaître sans la moindre ambiguïté ses prémisses : « C'est uniquement et exclusivement à partir de l'acte de narration qu'on peut expliquer de manière satisfaisante une donnée de caractère aussi général que le principe formel dominant de toute forme épique et plus particulièrement du roman »⁶². Étant donné qu'il ne s'agit pas ici de refaire l'histoire des approches théoriques dans le domaine du récit, on se limitera dans ce qui suit à aborder les tentatives d'ordre typologisant de Müller, Lämmert et Stanzel.

Les remarques de Walzel disséminées çà et là et les travaux de Petsch représentent pour Günther Müller dans le meilleur des cas « d'heureuses observations ponctuelles sur l'art du récit », qu'aucun des deux n'a été à même de « replacer dans un rapport analogique qui leur donne une unité ». Et même « la contribution récente la plus importante à la compréhension du récit, *Theorie du roman* [1920] de Georg Lukács », méconnaît la « dimension des formes poétiques véritables ». Ces tentatives ont, selon lui, par ailleurs, en commun d'ignorer la « donnée simple, à savoir qu'aussi bien l'épopée que le roman sont le récit de quelque chose, et que ce faisant s'instaure dans un cas comme dans l'autre une relation fondamentalement commune au temps »⁶³. Le processus narratif en tant que tel est identifié comme trait formel fondamental, servant de base à la mise en place d'une typologie :

Si l'on veut trouver les lois formelles du récit, si l'on veut se lancer dans une tentative de typologie, il ne s'agira ni d'accumuler des détails sans lien, ni de déduire des types littéraires de présupposés étrangers à la littérature. Il faudra au contraire commencer par des observations, débouchant sur des séries, de ce qui représente pour le récit quelque chose d'analogique à ce qu'est pour un vertébré l'ossature, à savoir l'acte narratif⁶⁴.

Au début des années vingt, Müller se situait encore dans le prolongement de Walzel⁶⁵. À partir du début des années quarante, il s'efforce, en se référant aux « écrits morphologiques » de Goethe, d'élaborer une « morphologie poétique »⁶⁶ dont les notions goethéennes de « métamorphose » et de « type »

poétiques et des modes de vie du récit [...]. Nous sommes ici en présence de quelque chose qui n'avait pas été tenté ».

En 1960, Walter Pabst (1960, 265), elle représente encore en 1960 la base de tout travail de théorie du roman.

60. – Hiltbrand (1978, 5).

61. – Koskimies (1935, 110).

62. – Müller (1947, 149–150).

63. – Ibid., 150.

64. – J. J. Weimer (1998).

65. – Concernant les hypothèses de Müller visant à une « recherche littéraire de type morphologique », voir le compte-rendu de Stalger (1944). L'idée de vouloir fonder sur la morphologie de Goethe une « nouvelle approche de la littérature » est vigoureusement récusée par Stalger. Le dernier pense au contraire que « la recherche allemande en littérature souffre préci-

représentent les éléments constitutifs les plus importants. Müller emprunte à l'ostéologie l'idée d'une « ossature temporelle des récits ». Partant d'une double prémisse de « l'autonomie du récit à l'égard de la matière racontée » et du « caractère de processus temporel propre au récit »⁶⁷, Müller voit dans la « mise en forme du temps » le principe formel fondamental et parvient ainsi à l'importante distinction entre « temps du récit » (*Erzählzeit*) et « temps de l'histoire » (*erzählte Zeit*) :

Or vis-à-vis du récit comme création formelle, la mise en forme du temps est d'une importance cruciale [...] à ce niveau. Elle représente la force formatrice qui permet une comparaison entre elles de toutes les formes narratives sur la base d'une forme générale de référence, autorisant par là même la formation de séries et de groupes morphologiques. Et c'est bien là la condition sine qua non d'une typologie des récits⁶⁸.

Au début des années cinquante, l'approche morphologique continue de décliner et le projet de « morphologie poétique » est pratiquement abandonné, sans qu'une typologie vraiment élaborée n'ait vu le jour. Les nombreuses analyses particulières de textes réalisées au sein du « Cercle de recherches en morphologie » de Bonn visent à proposer des catégories et des concepts visant à une « interprétation des textes plus exacte »⁶⁹.

On n'évoquera ici que brièvement Wolfgang Kayser. Les idées qu'il a exprimées dans les années cinquante en matière de théorie narrative sont importantes du fait d'une part qu'il exerçait une influence réelle en tant que multiplicateur et transmetteur de concepts issus de l'esthétique des formes s'appliquant à l'interprétation des œuvres littéraires, et d'autre part qu'il mettait en avant le lecteur comme instance intratextuelle : « Toutes les œuvres narratives – l'épopée, le conte, le récit, l'anecdote, etc. – possèdent une structure, une instance de lecture et un narrateur »⁷⁰. À la base de ce modèle on trouve l'idée de la « situation épique originelle » dans laquelle un narrateur raconte à un auditoire ce qui s'est passé⁷¹. Narrateur et lecteur appartiennent tous les deux à l'univers épique. Les évolutions observées dans la production romanesque moderne, qui se passe (presque) totalement d'un narrateur apparaissant en tant qu'individu, conduisent Kayser à formuler la sentence suivante, non

sément de ce qu'elle reste étroitement tributaire des concepts goethéens et qu'en outre la notion d'organisme engendre la confusion dans les têtes et a eu un effet négatif sur le jugement » (226). Staiger refuse également le concept de « contour » qu'il juge trop concret et plaide pour le terme de « style » (227).

67. – Bleckwenn (1976, 60).

68. – Müller (1947, 60).

69. – Cf. Müller (1950); voir également Müller (1953).

70. – Kayser (1956, 193).

71. – Kayser (1948, 349).

exempte de sous-entendus critiques sur le plan culturel : « La mort du narrateur est la mort du roman »⁷².

Helga Bleckwenn voit dans les *Bauformen des Erzählens* [Formes de construction du récit] (1955) de Lämmert⁷³ un « prolongement clair et cohérent au plan systématique » des conceptions de Günther Müller⁷⁴, alors que Rainer Baasner y reconnaît une « position autonome » qui, « même pour des représentants de courants de pensée non morphologiques, [ouvre] la voie à une réception des catégories qu'il propose à travers les *Formes de construction du récit* dans le cadre de l'interprétation des œuvres littéraires fondée sur une esthétique de l'autonomie »⁷⁵. Aux yeux de Hermann Meyer, l'ouvrage de Lämmert « aspire, ne serait-ce que par son existence, à être une sorte d'Organon de la poétique du récit ». Pour Meyer, il est en outre indiscutable que cette aspiration implicite est légitime, dans la mesure où « la recherche sur le récit est ainsi amenée à faire un grand pas en avant »⁷⁶. Au cours des décennies précédentes, la « structure du récit », poursuit-il, avait fait l'objet de nombreuses analyses particulières, aboutissant à des résultats notables. Ce qui cependant, selon lui, a fait défaut, c'est l'« analyse de la structure du récit dans sa globalité »⁷⁷. Lämmert viendrait précisément combler cette lacune. Malgré de « nombreuses observations particulières », on serait, d'après Lämmert, dans le domaine du récit toujours dans l'incapacité de dire « à partir de quels principes et de quelles notions générales les formes [du récit] peuvent être appréhendées et classées »⁷⁸. La responsabilité de cette situation incombe, selon Lämmert, à la confusion qui s'est instaurée entre questionnements relevant de l'histoire littéraire et interrogations liées à la typologie des formes⁷⁹. Ce n'est que par une distinction stricte entre des genres conçus comme des « notions dominantes au plan historique » et des types envisagés comme « constantes échappant à l'histoire » que l'on peut espérer parvenir à un résultat. C'est pourquoi pour Lämmert la « question des formes du récit »⁸⁰ ne peut trouver de réponse dans le rassemblement de toutes les formes apparues au cours de

72. – Kayser (1954, 44). En 1957 Kayser fait référence à la nouvelle de Thomas Mann, « Der Erzähler », et pose comme instance de récit « l'esprit du récit » ; cf. à ce propos le commentaire de Kleczewski (1973).

73. – Le travail de Lämmert a vu le jour dans le cadre du « Cercle de recherches en morphologie » constitué autour de Günther Müller ; en 1952, il a fait l'objet d'une thèse soutenue sous le titre *Bauformen und Pügemittel des Erzählens* [Formes de construction et de liaison du récit].

74. – Bleckwenn (1976, 44).

75. – Baasner (1996, 161).

76. – Meyer (1957/58, 80).

77. – Ibidem.

78. – Lämmert (1944, 9).

79. – Fischmann avait déjà en 1910 évoqué « la confusion entre ce qui relève de l'histoire littéraire et ce qui relève des principes » (1910, 15) comme étant à l'origine de tentatives de définition.

80. – Lämmert (1944, 9).

l'histoire ; elle ne peut être résolue que par « la mise au jour des formes typiques qui de tous temps ont caractérisé et défini la littérature narrative »⁸¹. La condition qui est posée est qu'elles aient « précisément pour caractéristique visible de pouvoir apparaître dans toutes les œuvres existantes ou imaginables du récit », ce qui exclut en même temps « toute référence à l'histoire » lors de la « constitution des catégories »⁸². Le mode d'organisation « de ces formes typiques ne peut procéder que des « principes les plus généraux du récit »⁸³, et « le principe constitutif le plus général parmi ceux que le récit partage d'emblée avec toutes les manifestations langagières, c'est le principe de *successivité* qui, seul, rend possible sa présentation et sa réception »⁸⁴. Les formes constitutives sont celles qui organisent l'œuvre narrative et la structurent dans son extension temporelle ; elles représentent une base à partir de laquelle, selon Lämmert, trois séries typologiques peuvent être définies. Pour lui, il est clair qu'il débordé ce faisant largement du « domaine du roman » et formule « des énoncés de portée générale sur le récit »⁸⁵.

Dans l'introduction à *Typische Erzählsituationen im Roman* [Situations narratives typiques du roman] (1955), Stanzel se plaint de ce que « la théorie du roman, en regard des certitudes acquises dans le domaine du lyrisme et du théâtre, est encore bien loin du compte »⁸⁶. Dans son « Rückblick auf Probleme der Erzähltheorie » [« Regard rétrospectif sur quelques questions de la théorie du récit »], Stanzel explique comment il en est venu à s'intéresser à des questions de cet ordre. Son « initiation à la recherche littéraire systématique établie sur des bases théoriques solides » s'est faite en 1950 lors d'un débat à l'Université de Harvard sur l'ouvrage de Wellek et Warren, *Theory of Literature*, qui venait de paraître. Il évoque par ailleurs trois publications qui lui ont fait l'effet d'une provocation au point de l'inciter à la réplique : deux articles de Käthe Hamburger, « Zum Strukturproblem der epischen und dramatischen Dichtung » [« La question de la structure dans la littérature épique et dramatique »] (1951) et « Das epische Präteritum » [« Le prétérit épique »] (1953), ainsi que la sentence prononcée par Wolfgang Kayser, selon laquelle « la mort du narrateur est la mort du roman »⁸⁷. « C'est du refus de toute tentative prescriptive pour assimiler le roman à une forme de récit » qu'est née, selon lui, son livre *Situations narratives typiques du roman* en tant que « première ébauche d'une taxonomie n'accordant aucun privilège à l'une ou l'autre des

81. – *Ibidem*.

82. – *Ibid.*, 16.

83. – *Ibidem*.

84. – *Ibid.*, 19.

85. – *Ibid.*, 15.

86. – *Ibid.*, 3.

87. – Cf. Stanzel (1992, 425). Voir désormais surtout Stanzel (2002). Il n'est pas possible dans ce cadre d'aborder de façon détaillée les contributions de Hamburger et les controverses qui s'ensuivirent.

formes alors en discussion »⁸⁸. Le point de départ fondamental pour Stanzel, le trait sur lequel il fonde sa typologie, est la « caractéristique de la médiation [*Mittelbarkeit*] de la présentation »⁸⁹. Stanzel conçoit sa typologie comme une hypothèse parmi d'autres, placées dans un rapport de complémentarité : « Ces trois typologies se complètent de manière tout à fait heureuse. Toutefois, elles ne couvrent qu'un secteur limité de la contrée que représente le roman en tant que genre. On ne peut donc être surpris de les voir cohabiter avec un grand nombre d'autres propositions typologiques »⁹⁰. Ce faisant, s'évanouit aussi l'espoir de parvenir à ordonner par le biais d'une typologie la multiplicité des formes romanesques. Stanzel réussit pourtant le tour de force de convertir son approche, partant de son livre de 1955 et en passant par sa *Typische Formen des Romans* [Formes typiques du roman] de 1964, en une *théorie du récit* [Theorie des Romans] en 1979, qui lui assure jusqu'à l'heure actuelle une présence dans le débat et la réflexion théorique en narratologie. Stanzel lui-même semble s'en donner quelque peu, mais avance une explication permettant, dans la perspective de notre enquête, de décrire, en remontant bien au-delà de 1955, le chemin qui mène des réflexions sur la théorie du roman à la narratologie :

C'est précisément ce large éventail des réactions à *Situations narratives typiques du roman* qui fait apparaître combien, dans les dernières décennies, ce qui n'était encore en 1955 pour l'essentiel qu'un enjeu de la théorie du roman, a commencé à déborder du cadre des études littéraires. Le nouvel état de la recherche est en conséquence également caractérisé par un horizon de recherche ouvert : chaque question particulière ou presque de la théorie du récit apparaît comme en relation quelconque avec des questionnements généraux propres à la situation intellectuelle dans laquelle se trouve notre culture⁹¹.

II

Même que les conceptions théoriques de Lämmert et de Stanzel aient donné lieu à publication dès 1955, leurs approches de la théorie narrative n'ont bénéficié d'une vraie reconnaissance et d'une large diffusion dans les pratiques académiques qu'à partir de la fin des années soixante, voire du début des années soixante-dix⁹². C'est ainsi que *Formes de construction du récit* de Lämmert, pu-

88. Stanzel (1991, 416).

89. Stanzel (1991, 4).

90. Stanzel (1984, 69–70).

91. Stanzel (1979, 11).

92. Outre le *cadre de formes de construction du récit* (1955) de Lämmert et de *Formes typiques du roman* (1964) de Stanzel, il s'agit de textes qui, de la fin des années soixante jusqu'à aujourd'hui, ont joué dans les débats de synthèse publiés dans les pays de langue allemande et traitant de la théorie du récit narrative, une grande importance. Ont également exercé une influence les ouvrages de Hamburger, *Die Logik der Dichtung* (1957 ; 2^e éd. révisée 1968) (trad. fr., *Logique de la poésie narrative*, 1988), et *Das sprachliche Kunstwerk* [L'œuvre littéraire] (1948) de Kayser,

blié en 1955, a connu entre 1967 et 1972 quatre éditions en format broché (une nouvelle phase de réception intervint à partir de 1978 à la suite d'une réimpression partielle). En 1983, l'ouvrage en était à sa huitième édition. La thèse d'État de Stanzel, *Situations narratives typiques du roman*, parue en 1955, se vit réimprimée quatre fois sans modifications du texte (et pour une part sous forme d'extraits) entre 1963 et 1969. En 1964 suit *Formes typiques du roman* qui, en 1976, en était à sa huitième édition. *Théorie du récit*, publiée dès la première édition de la version allemande de 1979 en format de poche (7^e éd. 2001) trouva elle aussi un écho au niveau international et fut traduite entre autres en anglais (1984), en tchèque (1988) et en japonais 1988 (3^e éd. 1989)⁹³.

Alors qu'à la suite de Lämmert et de Stanzel les questions d'analyse structurale gagnaient en influence dans les recherches sur le roman, on vit également croître l'intérêt – qui à première vue semble aller à rebours de ce mouvement – pour les témoignages historiques sur la poétique du roman. En très peu de temps, on voit paraître de nombreuses publications⁹⁴ dans lesquelles

cette dernière tombant toutefois quasiment dans l'oubli à partir du début des années quatre-vingts.

93. – *Situations narratives typiques du roman* se livre à une analyse critique de l'approche théorique alors très répandue de Kayser. *Formes typiques du roman* est une version abrégée en format pratique de ce premier ouvrage destinée en priorité aux séminaires et séances de travaux pratiques. Dans *Théorie du récit*, Stanzel révisé et actualise sa théorie en prenant en compte entre autres certaines approches structuralistes. Dans l'ouvrage récemment publié, *Unterwegs* (2002), Stanzel prend dans la première partie une position très nette à l'égard de certains points en discussion en théorie narrative depuis les années cinquante; la seconde partie contient la réimpression de différents articles de l'auteur. Pour un commentaire sur cette ouvrage, voir la contribution de Wilhelm Schernus ici-même.

94. – Friedrich von Blankenburg, *Versuch über den Roman. Faksimiledruck der Originalausgabe von 1774* [Essai sur le roman. Reproduction en facsimile de l'édition originale de 1774], avec une postface d'E. Lämmert, Stuttgart, Metzler, 1965; *Deutsche Romantheorien. Beiträge zu einer historischen Poetik des Romans in Deutschland* [Théories du roman en langue allemande. Contributions à une poétique historique du roman en Allemagne], R. Grimm (ed.), Frankfurt/Main et Bonn, Athenäum, 1968 (2^e éd. révisée 1974); *Romantheorie. Dokumentation ihrer Geschichte in Deutschland. Bd. 1: 1620–1880* [Théorie du roman. Matériaux pour une histoire en pays de langue allemande. Vol. 1: 1620–1880], E. Lämmert et al. (ed.), Gütersloh, Cologne et Berlin, Athenäum, 1971; Bruno Hillebrand, *Theorie des Romans. Bd. 1: Von Heliodor bis Jean Paul* [Théorie du roman. Vol. 1: d'Heliodore à Jean-Paul Richter], Munich, Winkler, 1971 (1^{re} éd., 1993); Wilhelm Voßkamp, *Romantheorie in Deutschland. Von Martin Opitz bis Friedrich von Blankenburg* [Théorie du roman en Allemagne. De Martin Opitz à Friedrich von Blankenburg], Stuttgart, Metzler, 1973; *Texte zur Romantheorie. Bd. 1: 1626–1731* [Textes sur la théorie du roman. Vol. 1: 1626–1731], avec notes, préface et bibliographie d'E. Weber, Munich, Fink, 1974; *Romantheorie. Dokumentation ihrer Geschichte in Deutschland. Bd. II: seit 1880* [Théorie du roman. Matériaux pour une histoire en pays de langue allemande. Vol. II: Depuis 1880], E. Lämmert et al. (ed.), Gütersloh, Kiepenheuer & Witsch, 1975; Hartmut Steinecke, *Romantheorie und Romankritik in Deutschland. Bd. 1 [Théorie du roman et critique du roman en Allemagne. Vol. 1]*, Stuttgart, Metzler, 1975; *Romantheorie und Romankritik in Deutschland. Bd. 2 [Théorie du roman et critique du roman en Allemagne. Vol. 2]*, Stuttgart, Metzler, 1976; Fritz Wahrenburg, *Funktionswandel des Romans und ästhetische Norm. Die Entwicklung seiner Theorie in*

une quantité impressionnante de matériaux historiques se trouve mise à jour et portée à la disposition de la recherche (cf. figure 1: Évolution des tirages Lämmert / Stanzel – Poétique historique du roman – Impulsions données par le débat scientifique). Parmi les rédacteurs d'ouvrages et les auteurs, on peut citer entre autres les noms d'Eberhard Lämmert, Reinhold Grimm, Bruno Hillebrand, Wilhelm Voßkamp, Ernst Weber, Hartmut Steinecke, Fritz Wahrenburg⁹⁵, Franz Rhöse et Hans-Josef Ortheil. Une des raisons de cette coïncidence étonnante pourrait tenir au fait que la théorie du roman et la théorie narrative cherchaient à légitimer leurs hypothèses de recherche et montraient du fait de leur exigence de systématisme un réel intérêt pour des matériaux et documents leur permettant de vérifier la validité de leurs acquis.

Des chercheurs spécialistes du roman tels que Hillebrand (1972) et Schramke ont constaté au début des années soixante-dix l'existence d'une nette ligne de partage au sein de la théorie du roman; entre les « éléments de réflexion théorique des romanciers » (se manifestant sous forme d'auto-réflexion et d'esquisses théoriques à l'intérieur et à l'extérieur de la littérature romanesque) d'une part, et la « théorie moderne du roman à caractère scientifique » d'autre part, ce dernier terme renvoyant aux études structuralistes, typologiques et morphologiques⁹⁶. Au passage, ils regrettaient que les modèles à étude systématique ne tiennent pas compte des documents historiques. Dans son *Theorie des modernen Romans* [Théorie du roman moderne], Schramke fait le constat suivant :

On a déjà suggéré que l'approche théorique des romanciers se démarque fondamentalement des questionnements ayant cours dans la théorie scientifique moderne du roman. Cette dernière étudie les formes de construction, les formes de présentation, les phases de récit, les attitudes narratives, le *point of view*, etc., autrement dit, les moyens techniques de la représentation et leurs différentes variantes tels que les donnent à voir

Hillebrand bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts [Fonctions nouvelles du roman et norme esthétique. Evolution de la théorie en Allemagne jusqu'au milieu du XVIII^e siècle], Stuttgart, Metzler, 1976; Franz Rhöse, *Konflikt und Versöhnung. Untersuchungen zur Theorie des Romans von Hegel bis zum Naturalismus* [Conflit et réconciliation. Études sur la théorie du roman de Hegel au Naturalisme], Stuttgart, Metzler, 1978; Hans-Josef Ortheil, *Der poetische Widerstand im Roman. Entstehung und Auslegung des Romans im 17. und 18. Jahrhundert* [Résistance poétique dans le roman. Histoire et interprétation du roman aux XVII^e et XVIII^e siècles], Königstein/Ts., Athenäum, 1978; *Texte zur Romantheorie. Bd. II: 1732–1780/1731* [Textes sur la théorie du roman. Vol. 2: 1732–1780/1731], avec notes, préface et bibliographie d'E. Weber, Munich, Fink, 1981 [vol. 1 publié en 1974]; *Romantheorie in Deutschland. Von Hegel bis Fontane* [Poétique du roman en Allemagne, de Hegel à Fontane], H. Steinecke (ed.), Tübingen, Narr, 1984; Hartmut Steinecke, *Romanpoetik von Goethe bis Thomas Mann. Entwicklungen und Probleme der „demokratischen Kunstform“* [Poétique du roman de Goethe à Thomas Mann. Évolutions et problèmes d'une „forme artistique démocratique“ en Allemagne], Munich, Fink, 1987.

Quant à Fritz Wahrenburg, nous avons affaire à un disciple de Lämmert. Ses ouvrages sans ambiguïté que formule Hillebrand (1978) à l'égard des hypothèses de la théorie du roman à visée systématique n'empêchent pas ce dernier de faire paraître également une publication sous forme d'un recueil au titre caractéristique.

des œuvres issues de toutes les époques, prises au hasard. Pareille façon de voir qu'elle s'appuie sur le structuralisme, la typologie (Muir, Kayser, Stanzel) ou la morphologie (G. Müller, Lämmert), vise à appréhender de manière systématique des possibilités de représentation intemporelles [...]. Le résultat en est une théorie anhistorique⁹⁷.

Ce rapport de tension entre la théorie narrative, qui venaient d'accéder au rang qui est le sien, et la poétique historique du roman, la théorie narrative l'a elle-même bien perçue et en a fait un objet de réflexion, ce que fait bien apparaître un article tel que « Zum Wandel der Geschichtserfahrung im Reflex der Romantheorie » [« Remarques sur les transformations de l'expérience historique, vues à travers la théorie du roman »] de Lämmert, paru dans *Geschichte Ereignis und Erzählung* [Histoire – Événement et récit] en 1973⁹⁸. Les contributions réunies dans cet important recueil donnent clairement à voir que parallèlement à la définition du rapport entre ce qu'il est convenu d'appeler désormais narrativique et histoire, c'est aussi l'extension de la théorie narrative au domaine de la littérature factuelle qui est au cœur des discussions⁹⁹.

Dès lors qu'à partir de 1970 environ les différentes approches théoriques, pour lesquelles le roman représentait le champ d'expérimentation le plus important, se furent constituées dans un rapport de concurrence croissante¹⁰⁰, il devint de plus en plus difficile de réunir sous une même appellation générale ces recherches aux orientations clairement divergentes sur le roman. La conscience du problème que constituaient ces divergences eut pour conséquence une réflexion intensifiée sur la notion de théorie du roman comme objet de réflexion dans les publications scientifiques. C'est ainsi qu'en 1976 Fritz Wahrenburg, dans *Funktionswandel des Romans und ästhetische Norm*.

⁹⁷ Schramke (1974, 15-16).

⁹⁸ Ce volume rassemble des communications présentées dans le cadre du 5^e colloque du groupe de recherche « Poetik und Hermeneutik » de l'Université de Constance (juin 1970) consacré au thème « Histories et Histoire » (Koselleck / Stempel 1973). Parmi les contributions : W.D. Stempel, « Erzählung, Beschreibung und der historische Diskurs » [« Narration, description et le discours de l'histoire »]; K. Sierle, « Geschichte als Exemplum – Exemplum der Geschichte. Pragmatik und Poetik narrativer Texte » [« L'histoire comme modèle – le modèle comme histoire. Pragmatique et poétique des textes narratifs »]; E. Lämmert, « Zum Wandel der Geschichtserfahrung im Reflex der Romantheorie » [« Remarques sur les transformations de l'expérience historique, vues à travers la théorie du roman »]; « Narrativität und Faktizität » [« Narrativité et histoire »]. On y trouvera également des contributions de H. Schramke, H.-B. Jaus, P. Szondi, Reinhart Koselleck, A.-J. Greimas (« Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale »).

⁹⁹ Parmi les questions centrales abordées lors du colloque, on peut évoquer celles-ci : « Comment l'histoire se constitue-t-elle linguistiquement ? Comment et où se manifestent les différences entre production et réception en littérature et en histoire ? Comment en fin de compte se rapportent l'un à l'autre l'événement et structure, comment peuvent-ils être objets de narration ou de description ? » (Koselleck / Stempel 1973, 7).

¹⁰⁰ Des approches fondées sur la théorie de la communication (Anderegg, Ihwe, Iser) voisinent avec des approches sémiotiques (Eco), structuralistes (Barthes, Greimas), sociologi-

1955	1955 Lämmert: <i>Bauformen des Erzählens</i> 1955 Stanzel: <i>Erzählsituationen</i>		
1965	1964 Stanzel: <i>Formen des Romans</i> 1965 Stanzel: <i>Formen des Romans</i>	1965 Eberhard Lämmert	1964 Barthes: <i>Mythen des Alltags</i> 1965 Zur Poetik des Romans (Klortz)
1966	1967 Lämmert: <i>Bauformen des Erzählens</i>	1968 Reinhold Grimm 1971 Eberhard Lämmert 1972 Bruno Hillebrand	
1972	1972 Lämmert: <i>Bauformen des Erzählens</i>	1973 Wilhelm Volkamp 1974 Reinhold Grimm 1974 Ernst Weber 1975 Eberhard Lämmert 1975 Hartmut Steinecke	1968 Hamburg: <i>Logik der Dichtung</i> (2 ^e éd.) 1972 Iser: <i>Der implizite Leser</i> 1972 Eco: <i>Einführung in die Semiotik</i> 1972 Lotman: <i>Die Struktur literarischer Texte</i> 1972 Todorov: <i>Grammatik der Erzählung</i> 1972 Strukturalismus in der Literaturwissenschaft (Blumensath) 1972 Antworten der Strukturalisten (Reif) 1973 <i>Geschichte – Ereignis – Erzählung</i> (Koselleck/Stempel)
1975		1976 Hartmut Steinecke 1976 Fritz Wahrenburg 1978 Franz Rhöse	1975 Propp: <i>Morphologie des Märchens</i> 1976-1978 <i>Erzählforschung</i> 1-3 (Haußbrichs)
1976	1979 Stanzel: <i>Theorie des Erzählens</i>	1980 Hans-Josef Ortheil 1981 Ernst Weber	1978 <i>Struktur des Romans</i> (Hillebrand) 1979ff. Marburger Arbeitsgruppe Narrativik 1980 DFG-Colloque <i>Erzählforschung</i> (Lämmert)
1987	1983 Lämmert: <i>Bauformen des Erzählens</i> 1987 Stanzel: <i>Formen des Romans</i>	1984 Hartmut Steinecke 1987 Hartmut Steinecke	1982 <i>Erzählforschung</i> (Lämmert)

FIGURE 1 : Évolution des tirages Lämmert / Stanzel – Poétique historique du roman
Impulsions données par le débat scientifique

Die Entwicklung seiner Theorie in Deutschland bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts [Fonctions nouvelles du roman et norme esthétique. Évolutions de la théorie en Allemagne jusqu'au milieu du XVIII^e siècle], fait le point de la situation en précisant que la notion peut « dans le meilleur des cas revendiquer au niveau de la synchronie une fonction de cadrage, créant l'illusion d'une cohérence interne »¹⁰¹. La théorie du roman se décomposait ainsi en plusieurs domaines, à savoir la théorie des genres, la poétique historique du roman et la théorie narrative (cf. figure 2 : Relations entre théorie du roman, théorie narrative et narratologie).

À la fin des années soixante-dix, on a tenté à travers la notion globalisante de recherche narrative¹⁰² ou encore de narrativique de trouver à nouveau un trait d'union entre réflexion théorique à visée systématique et réflexions à dominante historique. La notion floue de recherche narrative offrait un toit commun aux différents domaines d'investigation tels que par exemple la théorie narrative à dominante morphologique ou typologisante, la poétique historique du roman, les réflexions sur le roman issues de la théorie des genres, sans oublier la réception du formalisme, du structuralisme et de la narratologie moderne¹⁰³.

Le volume *Erzählforschung. Ein Symposium* (1982), dans lequel Lämmert fait le bilan du symposium sur la recherche narrative organisé à Bad Harzburg en 1980, témoigne des échanges intenses entre études littéraires et linguistique ainsi que de la possibilité qui en résulte d'appréhender de manière systématique les textes narratifs au-delà de la seule littérature de fiction¹⁰⁴. Y sont toutefois aussi abordées des questions de théorie du roman qui se situent au croisement de la théorie narrative et de l'histoire des genres. La présence active de disciplines non philologiques telles que par exemple l'histoire, la sociologie et la philosophie manifeste l'élargissement de la perspective de recherche qui caractérise les réflexions en théorie narrative.

Le symposium avait été précédé en 1976-78 par un recueil d'articles en trois volumes, réalisé par Wolfgang Haubrichs et publié dans la revue *Lili: Zeitschrift für Literatur und Linguistik* sous le titre « Recherche narrative

101.- Wahrenburg (1976, 1). On comprend ainsi que Steinecke (1984, 13-14) propose, afin de clarifier un appareil conceptuel source de malentendus, de subsumer les deux notions sous le concept globalisant de poétique du roman que l'on peut considérer comme équivalentes à la théorie du roman et de critique du roman.

102.- Lockemann (1965) fait déjà usage de cette notion dans son rapport de synthèse : « Zur Lage der Erzählforschung » [« État de la recherche en théorie narrative »].

103.- Vis-à-vis du concept de narratologie, celui de recherche narrative correspond d'entrée à une visée plus large.

104.- Au nombre des acquis méthodologiques et théoriques de ce colloque, on peut mentionner le fait que pour la première fois des approches différentes du récit se virent rassemblées sous un même toit. Tous les auteurs de comptes rendus sur ce volume sont d'accord pour estimer qu'il reflète l'état de la recherche dans les pays de langue allemande.

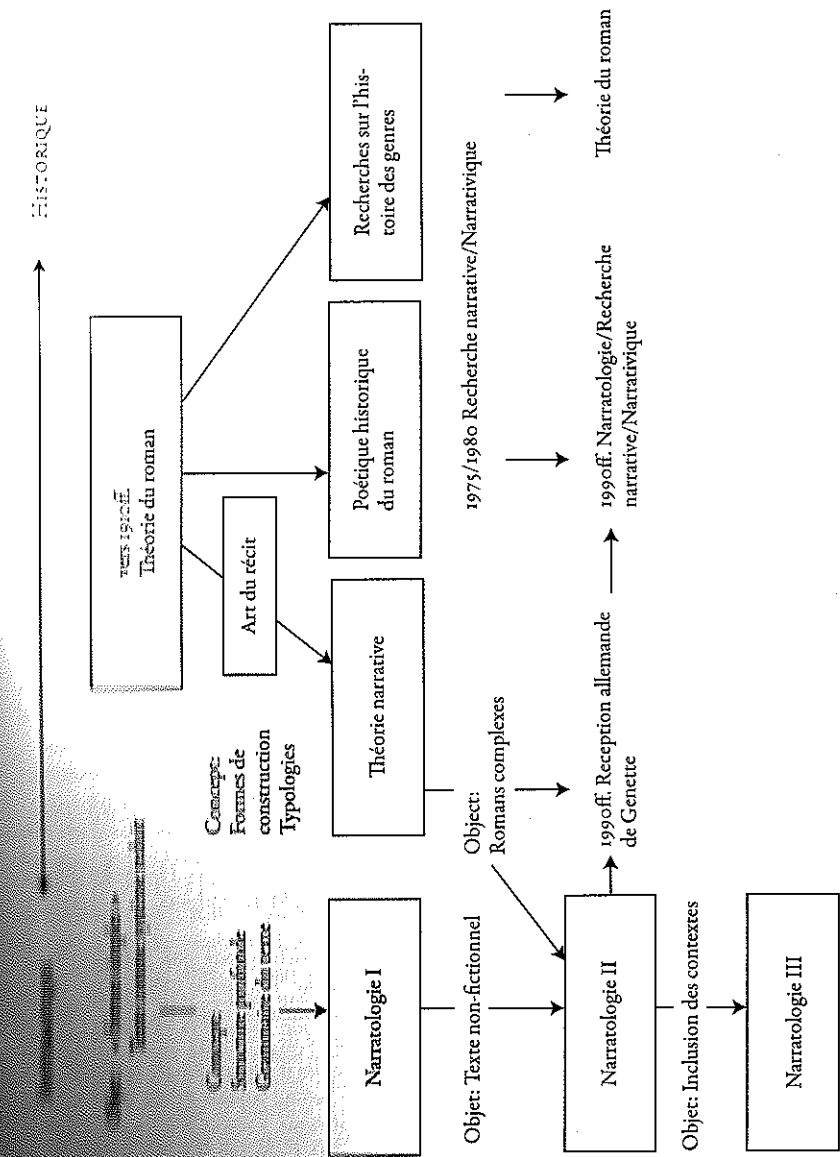


Figure 2 : Relations entre théorie du roman, théorie narrative et narratologie

1-3 »¹⁰⁵. Ce recueil offrait la possibilité d'une vue d'ensemble des multiples modèles, méthodes théories et appareils conceptuels relevant de la recherche narrative et de leurs différences¹⁰⁶. Dans son travail d'explication des contributions portant sur la recherche narrative, Haubrichs utilisait de manière quasi exclusive le terme de *narrativique*¹⁰⁷. Cette notion était entachée d'une ambiguïté telle qu'elle permettait d'intégrer à la fois réflexion et pratique narratives aussi bien dans le domaine de la fiction que dans le domaine factuel. Il se peut que ce choix terminologique ait en outre représenté la volonté de marquer – parallèlement à la notion de *narratologie* qui s'établit alors au niveau international – l'existence d'une tradition allemande spécifique de la théorie narrative et de prolonger cette tradition en recourant au terme de *narrativique*¹⁰⁸.

La prise en compte tardive, eu égard à la situation qui était alors celle du débat scientifique, de notions telles que théorie narrative, recherche narrative, *narrativique* et *narratologie* dans les bibliographies et ouvrages de référence utilisés dans le domaine des études littéraires allemandes montre toutefois que cet ensemble de questions n'avait pas été pendant une longue période reconnu au niveau de la pratique scientifique comme un domaine autonome.

Ce n'est qu'en 1989 que l'on trouve dans les manuels, dictionnaires pratiques et autres glossaires utilisés dans les études littéraires allemandes une entrée correspondant aux notions de *Narrativik*, *Narratologie*, en l'occurrence dans la 7^e édition du *Sachwörterbuch der Literatur* [Dictionnaire pratique des notions d'analyse littéraire] de Gero von Wilpert. La définition qu'il en donne

105. – On y trouve aussi une réimpression partielle des *Formes de construction du récit* de Lämmer.

106. – Parmi les contributeurs figurent également W. Haubrichs, P. Bürger, H. Bleckwenn, E. Martinez-Bonati, E. Gülich, M. Flügge, L. Doležel, J. Anderegg, M. Kretschmer, T. Todorov, E. K. Stanzel, R. Lachmann, G. Dammann et A. Behrmann.

107. – Dans son introduction au deuxième volume, Haubrichs dresse une esquisse de la fonction qu'il assigne aux deux premiers volumes : « Le volume "Recherche narrative II" qu'il s'agit ici de présenter prend directement appui, par son contenu et ses objectifs, sur le volume "Recherche narrative I" : alors que ce dernier était constitué de synthèses sur les différentes orientations de recherche en *narrativique*, ainsi que d'exemples d'application de méthodes représentatives et d'esquisses de problématiques nouvelles, le second volume a pour ambition de présenter, en se saisissant de nouveau de l'objet de la *narrativique*, à savoir le récit, des travaux portant sur des questions particulières. » (Haubrichs 1977, 7). Gero von Wilpert, jusque dans la 7^e édition (1989) du *Sachwörterbuch der Literatur*, mettait sur le même plan les notions de recherche narrative et *narrativique*.

108. – La théorie narrative et la *narrativique* font, dans le *Literatur-Lexikon* (1972) de Walter Killy, l'objet d'un même et unique traitement au sens d'une « théorie de l'art du récit ». Les théories structuralistes développées en France sont intégrées à la *narrativique* de même que les approches formalistes venues de Russie. La *narrativique* propre aux pays de langue allemande occupe de ce point de vue une position à part du fait de son ancrage traditionnel.

met en évidence le degré de confusion terminologique qui prévalait encore à l'époque dans le secteur des ouvrages de synthèse¹⁰⁹ :

Narrativique, Narratologie : [...] nouvelle appellation donnée à la recherche narrative générale d'aujourd'hui et à l'analyse de textes narratifs dans une perspective linguistique et sémiotique en tant qu'étude de la poétique des genres dans le domaine du récit en général, de la théorie narrative et des situations narratives typiques dans le processus de communication [...] ¹¹⁰.

Afin de mieux pouvoir situer cette définition qui s'enrichit ainsi de façon étonnante, notre figure 3 fournit une vue d'ensemble de l'usage courant qui est fait depuis 1955 jusqu'en 2001 dans les ouvrages de référence des études littéraires allemandes (manuels, dictionnaires pratiques, glossaires) des notions de théorie narrative, recherche narrative, *narrativique* et *narratologie*.

En 1974, Diether Krywalski, dans son *Handwörterbuch zur Literaturwissenschaft* [Dictionnaire élémentaire des études littéraires], fait pour la première fois figurer la notion de théorie narrative. Cette notion n'y bénéficie pas toutefois d'une entrée spécifique, mais se voit traitée comme rubrique particulière du domaine « littérature narrative » (*Epik*). Ni le formalisme ni les approches structuralistes ne font l'objet d'une mention dans ce contexte. On peut s'en étonner dans la mesure où de la fin des années soixante au début des années quatre-vingt dix des textes fondamentaux du structuralisme français avaient déjà été traduits en allemand¹¹¹ et qu'ils étaient donc connus dans l'espace germa-

109. – Wilpert (1989, 606). Par écrits de synthèse, nous entendons dans le contexte de cette étude des travaux qui reproduisent et transmettent à des fins intradisciplinaires un savoir spécialisé dénué de toute démarche de problématisation.

110. – Cette entrée à visée synthétique reflète à peu de choses près l'état du débat scientifique au milieu des années soixante-dix.

111. – Roland Barthes, *Le degré zéro de la littérature* (1953) [trad. allemande de H. Scheffel : *Der Nullpunkt der Literatur*, Hambourg, Claassen, 1959]; R.B., *Mythologies* (1957) [trad. allemande de H. Scheffel : *Mythen des Alltags*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1964]; R.B., *Critique et vérité* (1966) [trad. allemande de H. Scheffel : *Kritik und Wahrheit*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1969]; R.B., *Littérature et Histoire* [Littérature et histoire], sélection de textes de 1954, trad. allemande de H. Scheffel, Francfort/Main, Suhrkamp, 1969; R.B., *Le plaisir du roman* (1971) [trad. allemande de T. König : *Die Lust am Text*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971]; H. Rastbach, « Epos und Roman. Zur Methodologie der Erforschung des Romans » [L'Épique et le Roman. Sur la méthodologie de l'analyse du roman], in *Konturen und Typen des Menschenbild in der Gegenwartsliteratur der Sowjetunion und der Deutschen Demokratischen Republik*, Berlin, Akademie-Verlag, 1969, 191-222; M. Bakhtine, « Epos und Roman » [L'Épique et le roman] (1938), in *Kunst und Literatur* 18 (1970), 918-942; A.-J. Greimas, *Structuralisme narratif* (1966) [trad. allemande de J. Ihwe : *Strukturelle Semantik*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1971]; A.-J. Greimas, « La structure de actants du récit – essai d'une théorie générative » (1967) [trad. allemande : « Die Struktur der Erzähaktanten – Versuch einer generativen Theorie », in *Strukturalismus als interpretatives Verfahren*, H. Gallas (ed.), Francfort/Main, Suhrkamp, 1971, 105-162]. La traduction de plusieurs articles de base de la linguistique narrative et de la narratologie figurent dans *Strukturalismus und Linguistik, Ergebnisse und Perspektiven. Band 3: Zur Narrativik und Narratologie*, J. Ihwe (ed.), Francfort/Main, Athenäum, 1972; A.-J. Greimas, « La structure des actants du récit » essai d'une approche générative » (1967)

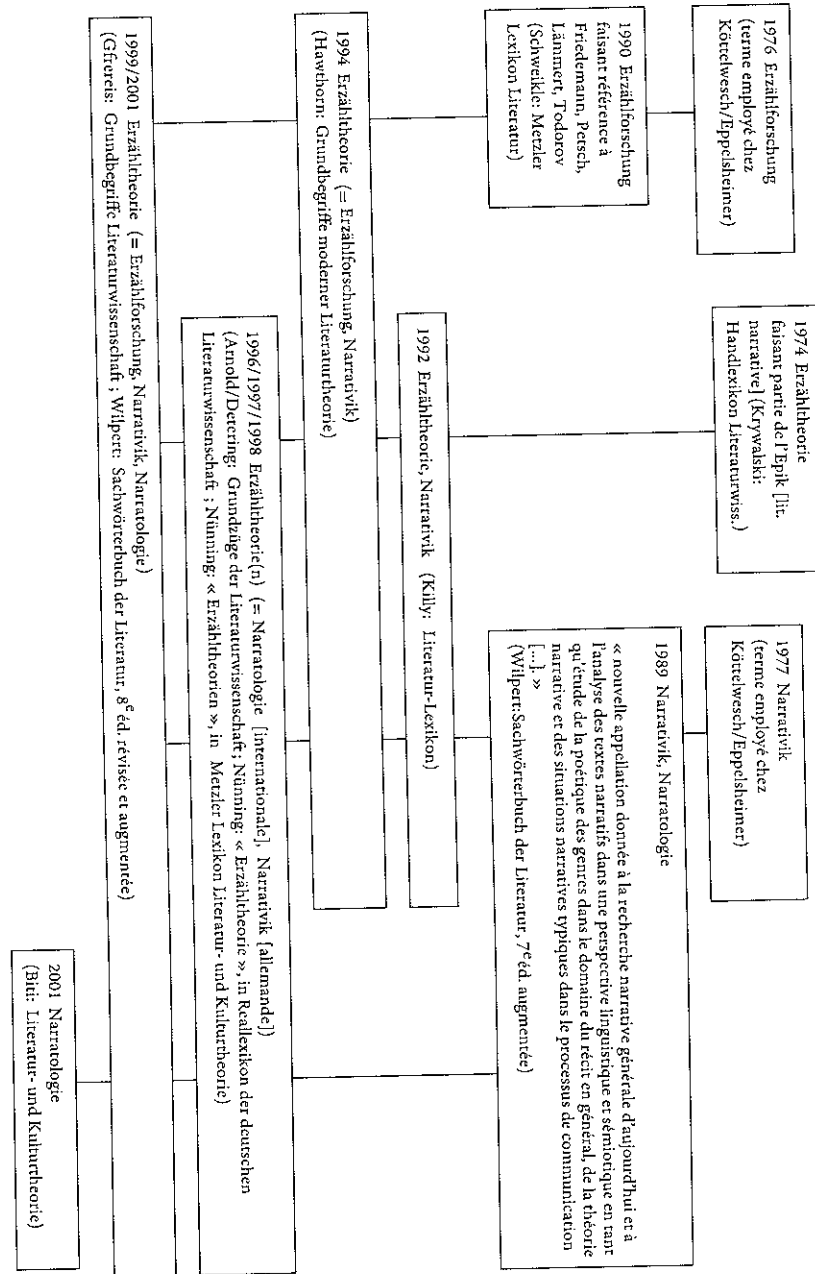


FIGURE 3 : Terminologie utilisée dans les ouvrages de référence des études littéraires allemandes (manuels, dictionnaires pratiques, glossaires)

nophone. La théorie narrative est présentée par Krywalski, à travers des références à Staiger, Petsch, Kayser, Müller, Lämmert et Hamburger, essentiellement sous les traits d'une tradition allemande¹¹², se voyant ainsi largement isolée des approches reconnues au niveau international.

Le dictionnaire terminologique d'Eppelsheimer et Körtzelwech ne réserve, pour la période allant de 1954 à 1980, aucune entrée particulière à la théorie narrative, pas plus qu'à la narratologie. En revanche, les termes de recherche narrative et de narrativique¹¹³ y figurent chacun à trois reprises (1976, 1979, 1980/1977, 1978, 1979).

Ce n'est qu'à partir des années quatre-vingt-dix que, dans les manuels de référence, les théories d'inspiration formaliste et structuraliste trouvent place dans les articles consacrés à la théorie narrative¹¹⁴. La notion de narrativique comme expression d'une position spécifique dans l'espace germanophone conserve jusqu'au début de cette décennie un rôle central dans les études orientées vers la théorie narrative, et on la voit encore figurer en 1993 comme sous-titre des mélanges pour Stanzel¹¹⁵. Certes, on prend acte de certaines hypothèses de travail de la narratologie internationale, tout en s'en démarquant au profit de la tradition morphologique et typologique. Ce n'est qu'après 1990 que les classiques de Lämmert et Stanzel¹¹⁶ perdent de leur pré-éminence et que les ouvrages de référence en usage dans les études littéraires allemandes

[...] Die Struktur der Erzählaktanten – Versuch eines generativen Ansatzes », 218–238]; Cl. Bremond, « L'information narrative » (1964) [« Die Erzählnachricht », 177–217]; T. Todorov, « L'analyse structurale du récit » (1968) [« Die strukturelle Analyse der Erzählung », 265–281]; d'autres textes de Todorov en traduction allemande : « Les catégories du récit littéraire » (1968) [« Die Kategorien der literarischen Erzählung », in *Strukturalismus in der Literaturwissenschaft*, H. Blumensath (ed.), Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1972, 263–294]; *Introduction à la narratologie fantastique* (1970) [*Einführung in die fantastische Literatur*, traduit par K. Kerssen, Munich, Hanser, 1972]; *Poétique de la prose* (1971) [*Poetik der Prosa*, traduit par H. Kerssen, Frankfurt/Main, Athenäum, 1972. – Compte rendu de Vittorio Marmo in *Lingua e Lettere* (1972), 191–193]; « Poétique » (1973) [« Poetik », in *Einführung in den Strukturalismus*, F. Schlegel (ed.), trad. allemande d'E. Moldenhauer, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1973, 105–179]. Pour les autres ouvrages structuralistes : *Antworten der Strukturalisten [Réponses des structuralistes]* : Roman Jakobson, Michel Foucault, François Jacob, Roman Jakobson, Claude Lévi-Strauss, Adalbert Wolff, traduit par H. Reif-Willenthal et F. Griese, Hambourg, Hoffmann & Campe 1973; *Die Poetik des Strukturalismus*, 2 vols, 1991, 1992 [trad. allemande de S. Barmann : *Geschichte der Literaturwissenschaft*, 4 vols, Hambourg, Junius, 1996, 1997].

Il est à noter que le terme « Narrativik » est mentionné comme représentant d'une théorie narrative internationale.

Le terme « Narrativik » pour l'année 1977 est assortie du renvoi à « Erzählen » (nar-

raire) et à « Erzähltheorie » et « Narrativik » in Killy (1972) ; in Ricklefs

« Erzählen » comporte un passage sur la théorie narrative; voir aussi « Erzähl-

theorie » in Barmann (1997).

« Erzähltheorie » (1997)

Le terme d'usage « classique » ainsi que sur *Formen de construction* de Lämmert,

intègrent la narratologie internationale¹¹⁷, ce qui implique parallèlement de préciser les contours de notions telles que théorie narrative, recherche narrative, narrativique et narratologie.

La théorie narrative – au sens de narrativique / narratologie – se différencie de façon nette de la théorie du roman. Les termes de narratologie – comprise comme développement et variante internationale de la théorie narrative – et de narrativique – conçue comme développement et variante nationale de cette même théorie narrative dans l'espace germanophone – sont adoptés dans l'ouvrage de référence d'Arnold et Detering (1996) en lieu et place de la notion de théorie narrative :

Narratologie, Narrativique lat. >narrare< : >erzählen< [narrer, raconter]. Recherche narrative conçue comme composante des études littéraires au sens d'une analyse des fondements, principes structurels, modes de fonctionnement (pour la narratologie structurale avant tout, [les modes] de production de signification), formes de construction, procédés propres aux textes présentant un déroulement événementiel (souvent, mais pas de manière exclusive, des textes ressortissant du récit comme genre, mais également et entre autres des pièces de théâtre, des ballades, des œuvres cinématographiques, etc.)¹¹⁸.

Ce n'est qu'en 1997 que les concepts de narratologie et de narrativique se voient corrélés à celui de théorie narrative et trouvent enfin leur place dans la définition d'une terminologie établie¹¹⁹. Des articles postérieurs reprennent cette terminologie fixée par Ansgar Nünning¹²⁰, établissant ainsi une référence en matière de narratologie dans la mesure où, pour la première fois et de manière détaillée, des évolutions à l'échelle internationale de la théorie narrative – au sens de narratologie – font l'objet d'une discussion.

La narratologie internationale (désignée comme « Narratologie II » dans notre figure 2) semble n'avoir gagné du terrain dans les pays de langue allemande qu'avec la réception en profondeur¹²¹ des deux ouvrages de Genette,

117. – On trouve pour la première fois un article spécifiquement consacré à la narratologie par Alida Bremer in Biti (2001, 577–584). Il s'agit de la traduction d'un article paru en serbo-croate en 1997.

118. – Arnold / Detering (1996, 680). Dans ce recueil figure également un important article de Jochen Vogt intitulé « Grundlagen narrativer Texte » [« Fondements des textes narratifs »] (*ibid.*, 287–307), qui trouva un large écho et où, pour la première fois dans les pays germanophones, les grandes lignes des thèses de Gérard Genette sur le discours fictionnel/factuel furent présentées.

119. – Voir les propos de Nünning, « Erzähltheorie », in Weimar (1997, 513–517), de même que l'entrée du même auteur, « Erzähltheorien », in Nünning (1998, 131–133).

120. – Voir les entrées « Erzähltheorie », « Narratologie », « Erzählforschung », « Narrativik » in Gfrercis (1999); les mêmes entrées se trouvent pour la première fois dans la 8^e édition révisée et augmentée du *Sachwörterbuch der Literatur* [Dictionnaire pratique des notions d'analyse littéraire] de von Wilpert (2001, 237–239).

121. – Au niveau de la littérature scientifique pertinente en narratologie internationale (souvent et souvent mentionnés dans les ouvrages de synthèse publiés dans les pays de langue allemande, on peut évoquer également Booth, *The Rhetoric of Fiction* (1961; 2^e éd. 1983), Goldmann, *Form und Funktion des Romans* (1964), la revue *Communications* 8 (1966), Chatman, *Story and Discourse* (1978),

« Discours du récit : essai de méthode » (1972) et *Nouveau discours du récit* (1983), publiés ensemble dans un recueil intitulé *Die Erzählung* en 1994. Au contraire de la théorie narrative, la narratologie d'avant Genette (« Narratologie I » dans notre figure 2) s'appuie au départ sur l'analyse de formes narratives assez simples (les recherches de Propp sur les contes populaires russes et le modèle actantiel de Greimas en sont deux exemples) qu'elle tente d'analyser sous l'aspect de régularités constituant une grammaire¹²².

Genette élabore son modèle narratologique en combinant deux procédés d'analyse distincts. D'une part, il ordonne les problèmes liés à l'analyse du discours narratif sur la base de catégories empruntées à la grammaire du verbe : « Puisque tout récit [...] est une production linguistique assumant la relation d'un ou plusieurs événement(s), il est peut-être légitime de la traiter comme le développement, aussi monstrueux qu'on voudra, donné à une forme *verbale*, au sens grammatical du terme : l'expansion d'une verbe »¹²³. D'autre part, pour dégager ses catégories d'analyse, il aborde de front un texte romanesque complexe. Voici ce qu'écrivit à ce sujet Jochen Vogt dans la préface de la première traduction allemande de 1994 :

Comme toute œuvre ou tout organisme, le travail de recherche se constitue à partir d'éléments universels, ou tout au moins dépassant le cadre de l'individualité, dont il opère une synthèse spécifique en les unifiant dans une totalité singulière. Analyser une œuvre ne signifie pas aller du général au particulier, mais au contraire progresser du particulier au général [...] ¹²⁴.

La narratologie selon Genette, au sens d'un « structuralisme modéré », permet ainsi de lier en une pragmatique souple (mais aux fondements théoriques d'un haut niveau d'exigence) la théorie narrative classique d'inspiration formaliste et structuraliste et les réflexions développées, sur le mode de la différenciation, par la théorie du roman – et ce aussi bien d'un point de vue synchronique que dans une perspective historique.

Le large écho rencontré par les analyses de textes narratifs proposées par Genette, ainsi que leur mise en application, montrent à la théorie narrative allemande le chemin à suivre pour se rapprocher à la recherche internationale en narratologie. Enfin, à partir des années quatre-vingt-dix, les connaissances

122. – Voir notamment Genette, *Structure in Fiction and Film* (1978) et Cohn, *Transparent Minds. Narrative Modes for Presenting Consciousness in Fiction* (1978; trad. fr. : *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychologique dans le roman*, 1984).

123. – Au sein de Genette (2002, 52), une différence majeure subsiste encore aujourd'hui entre la théorie narrative et narratologie : « La narratologie se doit en premier lieu d'être au service d'une connaissance théorique de haut niveau, à laquelle les études littéraires ne peuvent prétendre se substituer. La théorie narrative en revanche tient à conserver un rôle "ancillaire" au service d'une consommation de littérature se situant à un certain niveau d'exigence, ce qui implique de la rendre en permanence son dispositif conceptuel au vu des acquis les plus récents de la narratologie ».

124. – Vogt (1994, 11).

125. – Vogt in Genette (1994, 12).

contextuelles sont de plus en plus fortement prises en compte dans l'élaboration d'une théorie narratologique¹²⁵, et on voit s'esquisser une extension interdisciplinaire de la narratologie (indiquée dans le cadre « Narratologie III » de notre figure 2).

III

Trois exemples de publications récentes peuvent, en conclusion, nous permettre de mettre en évidence la difficulté persistante que l'on semble éprouver encore à délimiter de manière claire, dans les écrits de synthèse ou les ouvrages introductifs, les concepts issus de la narratologie, de théorie narrative et de théorie du roman (cf. figure 4 : Tableau comparatif : Martínez / Scheffel – Vogt – Bauer).

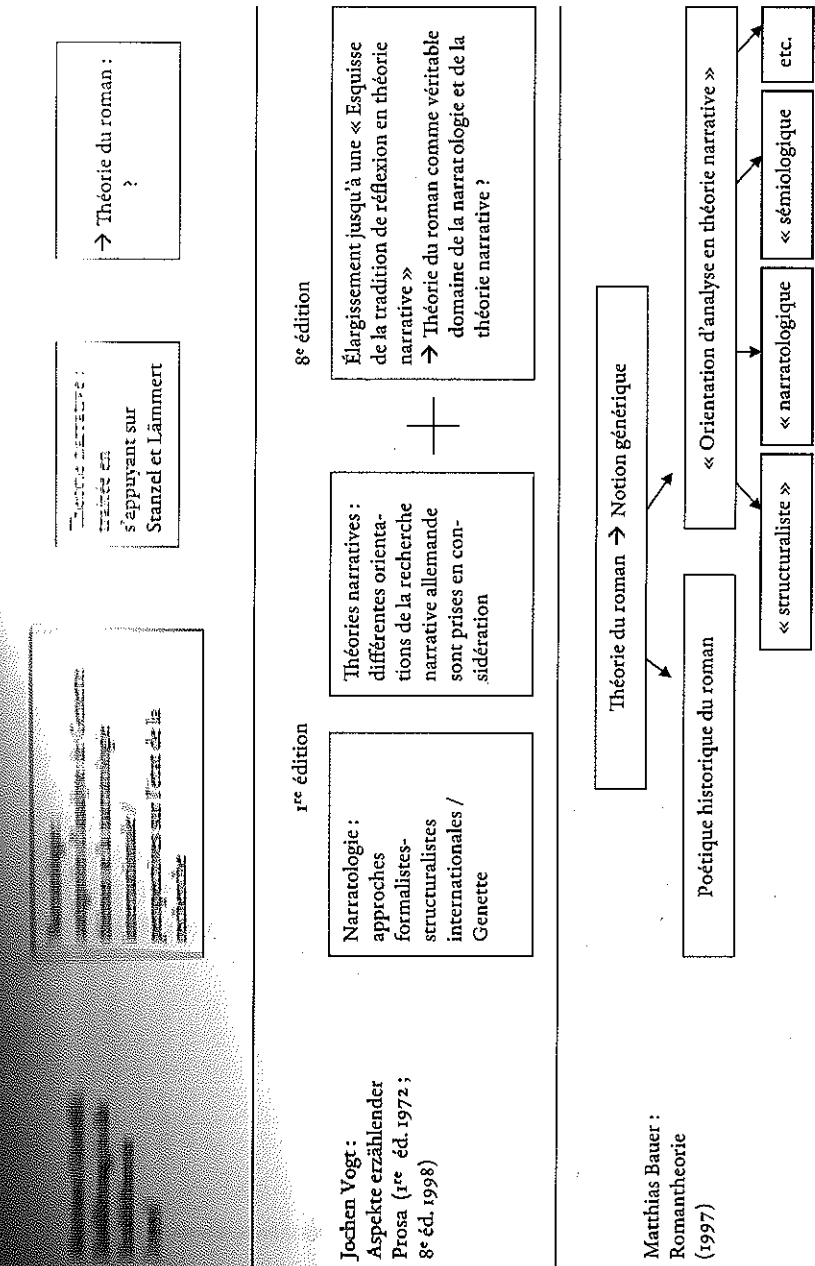
Dans leur *Einführung in die Erzähltheorie* [Introduction à la théorie narrative] (1999), Matías Martínez et Michael Scheffel traitent sur un même plan la théorie narrative (en référence à Lämmert et Stanzel), les catégories d'analyse de Genette et différentes questions abordées dans le débat actuel en narratologie internationale. Dans leur propos conclusif ouvrant sur de nouvelles perspectives, ils vont même jusqu'à élargir leur champ de vision au-delà de l'état actuel de la recherche en narratologie en attirant l'attention sur de possibles modèles d'action narratifs au-delà du domaine des études littéraires. En revanche, la théorie du roman ne trouve pas de place dans cet ouvrage – abstraction faite des remarques introductives sur les traits propres au récit de fiction.

Jochen Vogt, par contre, prend le parti d'élargir son ouvrage d'initiation, *Aspekte erzählender Prosa. Eine Einführung in Erzähltechnik und Romantheorie* [Aspects de la prose narrative : Introduction à la technique narrative et à la théorie du roman] (8^e éd. 1998), d'un « (trop) bref aperçu sur l'histoire du roman »¹²⁶. Ce faisant, il apporte une réponse (ainsi qu'il l'explique en détail) à un « manque manifeste de la première version [1972] »¹²⁷ dans laquelle des considérations relevant de la théorie narrative et d'autres questions propres à la théorie du roman se trouvaient mises sur le même plan, ce qui se traduisait par une prise en considération insuffisante de la perspective historique. Une raison de plus d'adjoindre à la nouvelle édition une « Esquisse de la tradition de réflexion en théorie du roman ». Comme l'auteur l'explique dans la préface :

125. – Voir les deux volumes collectifs Nünning / Nünning (2002a) et (2002b).

126. – Cet ouvrage traite de notions relevant de la théorie narrative et de la narratologie. Par ailleurs, divers courants de la recherche narrative sont pris en compte en commençant par H. L. Bürger, Lämmert, Stanzel (recherche narrative en langue allemande jusqu'au début des années soixante-dix) en passant par Anderegg et Kahrmann (recherche narrative fondée sur la théorie de la communication), jusqu'à Propp, Greimas, Barthes, Chatman, etc. (analyse de textes narratifs à base formaliste et structuraliste ou encore sémiologique comme courant international).

127. – Vogt (1998, 11).



Le roman, on s'en aperçoit aujourd'hui davantage, à moins qu'il ne s'agisse de le dire ici de façon claire, représente également, en tant que genre littéraire dominant de l'ère moderne, le point de fuite de cette propédeutique en théorie narrative¹²⁸.

Ce faisant, la huitième édition du livre renvoie indirectement au fait que la théorie narrative n'est plus perçue comme théorie du roman ou comme étant susceptible de se fondre dans celle-ci. En même temps, il est intéressant de noter que par l'usage spécifique qui est fait de la notion de théorie du roman comme dimension essentielle de la théorie narrative, on suggère la possibilité pour la théorie du roman de se constituer comme domaine autonome au sein de la théorie narrative et de la narratologie.

Enfin, c'est à une réactivation radicale du concept de théorie du roman que se livre Mathias Bauer. De manière anachronique, semble-t-il, il essaie de redonner vie à ce terme dans son ouvrage *Romantheorie* [*Théorie du roman*] (1997) pour en faire une sorte de concept global pour la poétique historique du roman, la théorie narrative et la narratologie – ces deux dernières regroupées sous le concept global de recherche narrative. La recherche narrative se voit ainsi appelée à rassembler tout à la fois les théories formalistes, structuralistes, morphologiques, dialogiques, phénoménologiques et sémiotiques, tout en devenant partie intégrante de la théorie du roman¹²⁹. Avec une telle conception en toile de fond, on se voit aussi expliquer – conséquence logique du système qui s'y trouve développé – en quoi consiste exactement la théorie du roman propre aux narratologues :

une méthodologie de la lecture [...] qui prend appui d'une part sur le modèle architectonique de la connaissance d'Emmanuel Kant (1724–1804), et d'autre part sur la linguistique moderne de Ferdinand de Saussure (1857–1913)¹³⁰.

Assortie d'un tel parrainage, la théorie du roman qui, au fil des discussions scientifiques, s'est vue dépossédée de son héritage par la théorie narrative, la recherche narrative, la narrativique et la narratologie retrouverait ainsi ses droits dans le débat des années soixante-dix.

128. – *Ibidem*.

129. – L'organisation générale de l'ouvrage suggère en outre une évolution continue de la théorie historique du roman vers une recherche narrative qui ne s'est pas produite sous cette forme, car ces courants de recherche se sont constitués – comme on le démontre ici – en concurrence les uns avec les autres.

130. – Bauer (1997, 4).

Conclusion

Dans les développements précédents, nous nous sommes concentrés pour l'essentiel sur certains aspects des évolutions en langue allemande¹³¹. Cet examen montre la façon dont les problématiques relatives à la théorie narrative avec les premières tentatives novatrices dès la fin du XIX^e siècle, puis se renforçant depuis le début du XX^e siècle, se mettent en place dans le cadre d'une réorientation théorique et méthodologique de la théorie du roman. Ce sont les réflexions sur l'esthétique formelle, la typologie et la morphologie qui dominent. Bien que ces tentatives demeurent encore largement attachées au roman et à sa théorie, des modèles se développent dans le traitement de ces problèmes qui prennent en considération le phénomène du récit non seulement en allant au delà des genres, mais en l'appréhendant de façon générale. Elles atteignent leur apogée dans les années cinquante en tant que *recherche narrative* ou *théorie narrative* et sont encore présentes au cours des années suivantes, tandis que la *théorie du roman* fait revivre la *poétique historique du roman*. Dans les années soixante-dix viennent s'ajouter, inspirées avant tout par les recherches linguistiques et sémiotiques de même que notamment par la « redécouverte » du formalisme russe, de nombreuses théories narratives divergentes¹³². La réception du structuralisme français dans les études littéraires n'est au début que timide. C'est seulement avec la traduction en allemand du « Discours du récit » et du *Nouveau discours du récit* de Genette que la narratologie se verra promue au rang de discours dominant également dans la théorie narrative allemande. Mais à ce moment là, la critique internationale vis-à-vis de la narratologie dérangée comme « classique » avait déjà commencé. La discussion actuelle sur la théorie narratologique dans les pays de langue allemande ne se distingue en aucune façon de la discussion internationale. Toutes les configurations des problèmes, les modélisations et les thèmes sont également présents ici comme ailleurs. Mais il faut reconnaître que la réception des contributions en langue allemande est confrontée au problème non négligeable de la barrière linguistique¹³³.

Traduit par Thierry Gallèpe et Hervé Quintin

131. – Pour une vue d'ensemble dans un contexte plus large, voir maintenant Herman (2005).

132. – Pour une vue d'ensemble des perspectives, également réunies sous l'appellation *Narrativik* qui ne se limite pas à la linguistique, voir Hühns (1998).

133. – Pour une vue d'ensemble sur l'évolution actuelle de la narratologie dans le monde germanique, voir Hühns (2004).